



HAL
open science

Notice de Vienne

Françoise Descombes

► **To cite this version:**

Françoise Descombes. Notice de Vienne. Cahiers du CRATHMA (Centre de recherche sur l'Antiquité tardive et le haut Moyen Âge), 1975, La topographie chrétienne des cités de la Gaule. "Des origines à la fin du VIIe siècle" - Choix de notices, Ibis, pp.120-149. hal-03040958

HAL Id: hal-03040958

<https://hal.science/hal-03040958>

Submitted on 25 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

V I E N N E

BIBLIOGRAPHIE

I. GENERALITES

- {1} J. DU BOIS, *Floriacensis uetus bibliotheca* (Lyon 1605).
- {2} J. LE LIEVRE, *Histoire de l'antiquité et de la sainteté de la cité de Vienne en Gaule celtique* (Vienne 1623),
- {3} P. SCHNEYDER, Plan manuscrit (1760) conservé au Musée de Vienne.
- {4} P. SCHNEYDER, *Histoire des Antiquités de la ville de Vienne*, manuscrit, éd. J. SAVIGNE (Vienne 1880).
- {5} C. CHARVET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne* (Lyon 1761),
- {6} C. CHARVET, *Fastes de la ville de Vienne*, manuscrit (entre 1761 et 1772), éd. J. Savigné (Vienne 1869).
- {7} N. CHORIER, *Recherches sur les Antiquités de la ville de Vienne*, Lyon 1658. (On cite ici la pagination de la seconde édition avec additions de N. COCHARD, Lyon 1828).
- {8} L. MERMET, *Histoire de la ville de Vienne*,
I. *durant l'époque gauloise et la domination romaine de l'Allobrogie* (Paris 1828).
II. *de l'an 438 à 1039* (Vienne 1833).
III. *de l'an 1040 à 1801* (Vienne 1853).
- {9} F.Z. COLLOMBET, *Histoire de la Sainte Eglise de Vienne*, 3 vol. (Lyon 1847/48).
- {10} A. DE TERREBASSE, *Inscriptions antiques et du Moyen-Age de Vienne en Dauphiné ; Deuxième partie : inscriptions du Moyen-Age* (2 vol., notés ici I et II), Paris 1875.
- {11} A. GROSELLIER, *Mélanges d'hagiographie dauphinoise, Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble, Viviers*, 20, 1900, p. 5-36, 57-83, 169-184 ; 21, 1901, p. 74-80.
- {12} L. DUCHESNE, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. I, 2ème éd. (Paris 1907), p. 17 et p. 86-211.
- {13} A. BLANCHET, *Les enceintes romaines de la Gaule* (Paris 1907).
- {14} E. BIZOT, *Découverte d'un cirque antique à Vienne (Isère)* (Lyon 1910).

- {15} U. CHEVALIER, *Etude historique sur la constitution de l'église métropolitaine et primatiale de Vienne en Dauphiné* (Vienne 1922) ; utilise un manuscrit inédit de C. CHARVET, écrit en 1775.
- {16} J. FORMIGE, *86e Congrès archéologique de France, 1923* (Paris 1925), p. 10-94.
- {17} A. COVILLE, *Recherches sur l'histoire de Lyon du Ve au IXe s.* (Paris 1928).
- {18} J. COTTAZ, *Notes relatives au Castrum de Pipet, Rhodania, 1935*, p. 72-88.
- {19} P. CAVARD, *Les anciens remparts de Vienne* (Vienne 1938).
- {20} F. LOT, *Recherches sur la population et la superficie des cités remontant à la période gallo-romaine, 1ère partie* (Paris 1945), p. 1-32.
- {21} J. FORMIGE, *Le théâtre romain de Vienne* (Vienne 1950).
- {22} E. WILL, *La sculpture romaine au musée lapidaire de Vienne* (Vienne 1952)
- {23} A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine, III, 1* (Paris 1958), p. 211-219.
- {24} G. CHAPOTAT, *Le problème des enceintes successives de Vienne depuis la conquête romaine jusqu'au Bas-Empire, Celticum, 6, 1962*, p. 307-321.
- {25} *Gallia, Information archéologique, 26, 2, 1968*, p. 580-3 et 586.
- {26} G. CHAPOTAT, *Vienne gauloise ; le matériel de la Tène III trouvé sur la colline de Sainte Blandine* (Lyon 1970).
- {27} A. PELLETIER, *Vienne antique ; de la conquête romaine aux invasions alamannique. Exempleire dactylographié* (1972).
- {28} A. PELLETIER, *Vienne gallo-romaine au Bas-Empire, 275-468 ap. J-C, Bulletin de la Société des Amis de Vienne, 68, 1973, fasc. 2 et 4 ; 69, 1974, fasc. 2 (publication en cours).*

II. TOPOGRAPHIE CHRETIENNE

- {29} P. SCHNEYDER, *Plans de l'église St-Sévère, Bibliothèque municipale de Vienne, ms. 97, fol. 309 ; ms. 98, fol. 187.*
- {30} C. CHARVET, *Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye royale de St-André-le-Bas* (1769), éd. M.P. ALLUT (Lyon 1868).
- {31} N. COCHARD, *Statistique, Ste-Colombe-lès-Vienne ; extrait de l'Almanach de Lyon 1813, p. XLIX-C. Notice historique et statistique sur Saint-Romain-en-Gal (s.d.).*

- {32} E. REY et E. VIETTY, *Monuments romains et gothiques de Vienne en France* (Paris, 2^o éd., 1831) ; III, *Monuments gothiques*.
- {33} T.C. DELORME, *L'église de St-Sévère*, *Revue de Vienne*, 3, 1839, p. 270-281.
- {34} A. ALLMER, *Découverte de colonnes et de tombeaux antiques dans l'église St-Pierre à Vienne* (Lyon 1861).
- {35} A. ALLMER, *Rapport... sur de nouvelles fouilles exécutées... en 1864 dans l'église de St-Pierre à Vienne* (Vienne 1865).
- {36} *Gallia Christiana* (J. HAUREAU), t. XVI, 1865.
- {37} P. LONGNON, *Géographie de la Gaule au VI^e siècle* (Paris 1878), p. 423-425.
- {38} E. BIZOT, *Découverte archéologique à Vienne*, *Journal de Vienne et de l'Isère*, 10 février 1892, p.1.
- {39} L. MAITRE, *Vienne la Sainte et ses premières églises*, *Revue de l'Art chrétien*, 1906, p. 2-sq.
- {40} P. BRESSE, *L'église Notre-Dame d'Outre-Gère*, *Vienna, Mélanges d'archéologie et d'histoire viennoise*, 1 (Vienne 1923), p. 88-97.
- {41} P. BRESSE, *L'abbaye de St-André-le-Bas*, *Vienna*, fasc. 5 (1924), p. 103-129.
- {42} A. VASSY, *Découverte d'un sarcophage en plomb à St-Romain-en-Gal, Rhodania*, 1933, p. 138-144.
- {43} P. CAVARD, *Vienne la Sainte* (Vienne 1938).
- {44} J. HUBERT, *L'art pré-roman* (Mâcon 1938), p. 2, 3, 46.
- {45} E. MALE, *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes* (Paris 1950), p. 157-9.
- {46} E. ALBRAND, *L'église et le cloître de St-André-le-Bas* (Lyon 1951).
- {47} J. HUBERT, *L'architecture religieuse du haut Moyen-Age en France* (Paris 1952), n^o 12, 48, 74.
- {48} J. VALLERY-RADOT, *L'ancienne cathédrale St-Maurice de Vienne*, *Bulletin monumental*, 110, 1952, p. 297-319.
- {49} P. CAVARD, *La collégiale de St-Sévère*, *Bulletin paroissial de Vienne*, mars-décembre 1952 ; janvier-mai 1953.
- {50} Y. BURNAND, *Deux inscriptions inédites de Vienne*, *Isère, Gallia*, 16, 1958, p. 284-89.
- {51} J. HUBERT, *Revue de l'histoire de l'Eglise de France*, 47, 1961, p. 215-221.

- {52} C. JAILLET, *Rapports...*, *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 57-8, 1961-2, p. 13.
- {53} J. HUBERT, *Les cathédrales doubles de la Gaule*, *Genava*, 11, 1963, p. 105-125.
- {54} H. FRUTON et J. GARON, *A propos de la commission de recherches des amis de Vienne*, *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 59-60, 1963-4, p. 41.
- {55} E. GRIFFE, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine* (Paris 1964-66) ; t. I, p. 122, 155 ; t. II, p. 146-189, 268 ; t. III, p. 233-4, 323-5.
- {56} P. CAVARD, *Le monastère des Dames de Ste-Colombe ; un prieuré de St-Pierre de Vienne*, *Bulletin de la Société des Amis de Vienne*, 67, 1971, p. 159-211.

I. L'EVOLUTION DU CADRE URBAIN

La ville est établie sur la rive gauche du Rhône, au confluent du fleuve, d'une petite rivière, la Gère, et de deux ruisseaux (St-Marcel et St-Gervais). Le site est particulièrement favorable : hémicycle de cinq collines assurant la défense, terrasses de la Gère à l'abri des inondations, carrefour important de voies vers Lyon (par la rive droite, puis, au Ier s. ap. J-C, par le *compendium* de la rive gauche), le Midi, les Alpes et le Massif Central (par Givors).

1° - La ville du Haut-Empire : COLONIA IVLIA VIENNA (ou VIENNENSIVM), Narbonnaise ; puis COLONIA IVLIA AVGVSTA FLORENTIA VIENNA.

La ville succède à un *oppidum* celtique situé sur les collines de Pipet et de Sainte-Blandine (Chapotat {26}, p. 150), étendu ensuite aux terrasses de la Gère et devenu capitale des Allobroges (Strabon, IV, 1, 11). Elle reçoit le droit latin, sans doute de César, puis devient colonie de droit romain, peut-être sous Auguste, qui la dote de remparts (E. Espérandieu, *Inscriptions latines de Gaule*, I, Narbonnaise, Paris 1929, n° 263), peut-être sous Tibère ou Caligula (v. discussion et bibliographie dans Pelletier {27}, p. 111-122).

a) L'enceinte du Haut-Empire

Le tracé de l'enceinte du Haut-Empire a été reconnu au XVIIIe s. par P. Schneyder ({3} ; {4}, p. 43-46), et réétudié récemment par G. Chapotat ({24}, p. 310-316). De forme très irrégulière au Nord et à l'Est où elle englobe les collines, l'enceinte a une longueur de plus de 7 km et enferme une surface considérable de plus de 200 hectares (Chapotat {24}, p. 310). A. Blanchet ({13}, p. 144) est en dessous de la vérité : "au moins 5000 m.", de même que A. Grenier ({23}, p. 211) : 6 km. J. Formigé ({16}, p. 10-14) et P. Cavard ({19}) confondent remparts du Haut-Empire et du Bas-Empire. F. Lot ({20}, p. 17), pour qui Vienne antique n'est guère plus étendue que Vienne médiévale, voit à tort dans le plan de Schneyder "le fruit de son imagination".

b) La ville intra muros

Aux collines sans doute très inégalement habitées (vestiges de *domus* sur le Mont Salomon et sur Ste-Blandine ; voir Charvet {6}, p. 55 et Pelletier {27}, p. 186), s'oppose le centre de la ville, sur le cône de déjection de la Gère, où sont concentrés habitations et monuments (Pelletier {27}, p. 186). Deux orientations successives dans le quadrillage des voies y sont encore en partie visibles dans le tracé des rues actuelles (*cardo* pré-augustéen = rues de Bourgogne et Boson ; *cardo* augustéen = rue Ponsard et cours Romestang ; *decumanus maximus* = rues de la Charité, Chantelouve et J. Brénier. V. Pelletier {27}, p. 169-187). Ce quartier central est aussi le quartier monumental ; le forum est à l'angle nord-ouest du croisement *cardo/decumanus*, avec le temple de Rome et d'Auguste. Vienne possède également un théâtre, un odéon, un temple de Cybèle avec un théâtre des Mystères, des thermes (trois au moins), peut-être un Capitole au sommet de Pipet (Grenier {2}, p. 212).

c) Les quartiers périphériques

Au moment de sa plus grande extension (IIe s.) Vienne déborde de son enceinte, et atteint une superficie de 300 hectares (Pelletier {27}, p. 362). L'extension de la ville est limitée au Nord par l'étroitesse de la plaine alluviale, arrêtée à l'Est par les collines. Deux quartiers se sont développés *extra muros* :

- l'un, rive gauche, au Sud du rempart, où ont été reconnus un quadrillage de rues régulier axé sur le prolongement du *cardo* pré-augustéen (route d'Arles), de riches *domus* (Pelletier {27}, p. 193-6), et, à la limite sud du quartier, les vestiges d'un cirque, dont il reste la Pyramide qui décorait la *spina* (Bizot {14} ; Pelletier {27}, p. 384-387). Habité dès le début de l'Empire, ce quartier a connu sa plus grande extension au IIe s., mais a été abandonné dès la fin de ce même siècle, peut-être à la suite de crues exceptionnelles du Rhône (Pelletier {27}, p. 330).
- L'autre quartier, rive droite, était connu depuis longtemps par de nombreuses mosaïques et par les ruines du "Palais du Miroir". De récentes fouilles (Gallia, {25}, p. 580-3) ont révélé à Saint-Romain-en-Gal (Rhône) d'importants vestiges de ce qui fut à la fois un vaste quartier d'habitations et une zone d'activités artisanale et commerciale (port sur le Rhône). Un pont le reliait au centre de la ville (au Sud du pont routier actuel). L'existence d'un second pont-aqueduc amenant rive droite les eaux du bassin de la Gère, reste hypothétique. L'existence de ce quartier est brève : du début de l'ère chrétienne au début du IIIe s. (Pelletier {27}, p. 196-208).

d) Des nécropoles

Elles sont très mal connues. Aucune, sauf récemment celle de Charavel, au Nord de Vienne, n'a fait l'objet de fouilles systématiques.

A. Pelletier ({27}, p. 806-819), se fondant sur quelques trouvailles isolées et sur les lieux de découverte des épitaphes, conclut à l'existence de trois nécropoles rive gauche et de deux nécropoles rive droite :

- Rive gauche, au Nord, le long du *compendium* Vienne-Lyon (fouilles encore inédites de G. Chapotat à Charavel). Occupée à partir du Ier siècle ap. J-C (date d'ouverture du *compendium*), elle est utilisée, semble-t-il, jusqu'au IIIe siècle.
- Rive gauche, au Sud, le long de la route de la Méditerranée (épitaphes du

Ier au IIIe s. ; tombes à coffres de tuiles trouvées en 1883-4 au Sud du cirque ; squelettes trouvés en 1901-2 le long du cirque ; mais s'agit-il bien de sépultures du Haut-Empire ?).

- Rive gauche, à l'Est de la ville, le long de la route d'Italie ; elle n'est connue que par des épitaphes et devait être beaucoup moins importante.
- Rive droite, au Nord de Saint-Romain-en-Gal, sur la route de Lyon par la rive droite ; aucune épitaphe n'est antérieure à la fin du Ier s.
- Rive droite, au Sud de Sainte-Colombe, à proximité de la route d'Alba ; elle n'est connue que par quelques épitaphes du Ier au IIIe s.

2° - La ville du Bas-Empire : METROPOLIS CIVITAS VIENNENSIVM
(*Notitia Dignitatum*), VIENNA (Ammien Marcellin).

Lors de la réorganisation administrative de Dioclétien et de Constantin, Vienne devint métropole de la province de Viennoise (date de création inconnue, sans doute sous Constantin, entre 306 et 314; v. A.H.M. Jones, *Journal of Roman Studies*, 44, 1954, 2, p. 22 ; A. Pelletier, *Latomus*, 26, 1967, p. 493 ; A. Chastagnol, *Bull. Soc. Nat. Ant. Fr.* 1970, p. 274, n. 1). Elle fut en outre capitale du diocèse de Viennoise, attesté pour la première fois par le *Laterculus Veronensis* (daté de 303-306 par A. Chastagnol, *La Préfecture urbaine à Rome sous le Bas-Empire*, Paris 1960, p. 3-4), devenu ensuite diocèse des cinq ou des sept provinces (sur les variations du nombre des provinces, et celles de la terminologie, voir A. Chastagnol, *Bull. Soc. Nat. Ant. Fr.* 1970, p. 276-80). Siège d'un *procurator linyfii Viennensis Galliarum* et, avec Arles, d'un *praefectus classis fluminis Rhodani* (*Not. Dign., Occ.* 11, 62 et 42, 14), elle est considérée par les historiens comme une importante cité, où les empereurs séjournent fréquemment (Constantin en 316, Julien en 355-6 et 360-1, Valentinien II qui y fut assassiné en 392). On admet généralement qu'elle fut éclipsée peu à peu par Arles, surtout après le transfert dans cette ville de la préfecture du prétoire des Gaules, jusque là à Trèves (à la fin du IVe ou au début du Ve s. ; voir en dernier lieu A. Chastagnol, *Revue Historique*, 249, 1973, p. 23-40). En réalité le déclin de Vienne est nettement antérieur ; les vestiges architecturaux, la sculpture (Will {22}), la mosaïque (H. Stern, dans *Bull. Soc. Nat. Ant. Fr.*, 1970, p. 29), l'abandon des quartiers périphériques, tout indique une régression dès le IIIe s. Elle se poursuit au IVe s. (ville enfermée dans une enceinte très réduite ; absence quasi totale de documents épigraphiques), aggravée peut-être par le transfert à Bordeaux du vicaire du diocèse méridional, devenu diocèse d'Aquitaine, depuis 355 au moins (A. Chastagnol, *Le diocèse civil d'Aquitaine au Bas Empire*, *Bull. Soc. Nat. Ant. Fr.*, 1970, p. 272-290).

a) L'enceinte réduite

Edifiée à une date inconnue (fin du IIIe s., après les raids alamans de 275, ou début du IVe s. ? Aucun vestige archéologique ne permet de préciser), une enceinte réduite enferme le cœur de la ville du Haut-Empire. Caractérisée par l'emploi de l'*opus mixtum* (partiel car elle s'appuie sur des monuments ou des murs de soutènement préexistants), elle mesure 1920 m et enferme une surface de 36 ha (Pelletier {28}, 1973, 2, p. 132). Sa forme est celle d'un quadrilatère très étiré vers l'Est pour englober le castrum de Pipet, citadelle de plan basilical défendant l'accès par l'Est (Cottaz {18}), moins fortement vers le Nord où elle n'atteint pas la Gère. A l'Ouest,

le mur longe la rive est des rues de Bourgogne et Boson, à l'écart du Rhône. Au Sud, il laisse à l'extérieur le ruisseau de Saint-Marcel (Chapotat {18}, p. 318-20). Des vestiges d'arc réutilisés dans le rempart marquent peut-être l'emplacement des portes nord (Cavard {19}, p. 5) et sud (Will {22}, n^{os} 121-23). Deux autres portes est et ouest devaient conduire respectivement à la voie d'Italie et au pont sur le Rhône. Leur emplacement est inconnu.

On sait peu de choses des monuments du Bas-Empire. Le théâtre, incendié, sans doute en 275, a servi de refuge à la population, peut-être jusqu'au début du IV^e s. (Formigé {21}, p. 2-3). Le cirque, détruit lui aussi, a dû être reconstruit à la hâte pour servir jusqu'à la fin du IV^e s. (Pelletier {28}, 1973, 4, p. 6-7). Les historiens de Vienne (Chorier {7}, p. 88, 400, 466 ; Charvet {6}, p. 57-62) mentionnent l'existence de deux palais : - l'un qu'ils qualifient de palais du prêteur ou de palais du gouverneur (site de l'actuel palais de Justice) ; ce pourrait être le *praetorium* abritant les bureaux du gouverneur de la Viennoise ; - l'autre, qualifié de palais impérial, situé au Nord-Est de la ville (emplacement de l'ancien couvent des Capucins, aujourd'hui place des Capucins), pourrait avoir été résidence impériale, abritant les services du vicaire (Pelletier {28}, 1973, 4, p. 12).

b) Un suburbium ?

Des traces d'occupation au IV^e s. se rencontrent çà et là hors des murs : place Saint-Pierre, la maison de la mosaïque des athlètes (Gallia {25}, p. 586), sur le versant occidental de Saint-Just (Pelletier {27}, p. 297), mais ne suffisent pas à établir l'existence de *suburbia* au Bas-Empire. La perte, par la ville, d'une partie de ses fonctions administratives, sa longue régression économique amorcée déjà au III^e s. en rendent l'existence hypothétique.

c) Les nécropoles

On ignore tout de l'emplacement des cimetières au Bas-Empire. Aucun n'a été reconnu *in situ*, contrairement à ce qu'écrit Formigé pour Saint-Pierre ({16}, p. 11). Les documents épigraphiques sont à peu près inexistant : deux inscriptions, sans doute du IV^e et du V^e s., ont été trouvées rive droite (CIL XII, 1932 et 2033) ; une autre, de la fin du III^e ou du début du IV^e s., a été trouvée en 1955 devant le porche de l'église St-Pierre, mais en réemploi (Burnand {50}, p. 284). Quelques sarcophages en plomb ont été découverts : trois rive droite, au Nord de Saint-Romain-en-Gal et à Sainte-Colombe, un rive gauche, au Sud de Vienne, chemin de l'Isle. A. Vassy {42} les date de la fin du IV^e s.

A une date inconnue, les cimetières ont dû être rapprochés de la nouvelle enceinte. Bien qu'on n'en ait aucune preuve archéologique, on peut penser que les cimetières du haut Moyen-Age (St-Sévère, St-Gervais et St-Pierre) ont dû s'établir sur des emplacements déjà réservés aux sépultures. A St-Sévère et à St-Pierre, les fragments d'épigraphes païennes trouvés en réemploi dans les églises ou dans les tombes provenaient tous de tombes du Haut-Empire, donc d'un autre site. A Saint-Gervais, des tombes anépigraphes et des "débris romains" ont été trouvés lors des fouilles de 1853 (voir ci-

dessous), puis lors des travaux de reconstruction de la poste en 1946. Mais, là encore, il peut s'agir de réemplois et de tombes appartenant au cimetière chrétien.

3° - La ville du haut Moyen-Age : VIENNA (Grégoire de Tours, st Avit) ; CIVITAS VIENNA (Grégoire de Tours, *HF* II, 33).

Le silence des textes et l'absence de fouilles systématiques rendent son histoire plus incertaine encore que celle de la ville du Bas-Empire. Vienne est occupée par les Burgondes dans le deuxième tiers du Ve s. La date exacte est inconnue, proche sans doute de celle de l'occupation de Lyon (entre 470 et 474 pour Coville {17}, p. 138 ; entre 461 et 474 pour Lot {20}, p. 2). Peut-être y a-t-il un lien avec l'incendie de la ville qui motiva l'institution des Rogations par Mamert (avant 472 ; v. Sidoine Apollinaire, *Ep.* VII, 1). Vienne devient alors une des résidences des rois burgondes, avec Lyon et Genève (Coville {17}, p. 207). Les seuls faits connus ont trait aux guerres, entre les princes burgondes (siège de Vienne en 500 ; Grégoire de Tours, *HF* II, 33), ou contre Clovis et les princes francs, et surtout à l'histoire ecclésiastique : querelle entre Arles et Vienne à propos des droits de métropolitain (Duchesne {12}, p. 86-142 ; Griffes {55}, p. 146-168), éclat de l'épiscopat viennois avec Mamert (attesté en 463 et aux environs de 470) et de St Avit (attesté en 494, mort en 518).

En 534, Vienne tombe aux mains des Francs, et on ne sait pratiquement plus rien de son histoire. On entrevoit, grâce à une importante série d'épitaphes et au brillant épiscopat de Didier (attesté en 594, mort vers 610), un regain de prospérité et un renouveau de la culture classique dans la seconde moitié du VIe s. et encore au VIIe s. En 732 ou 736 (Charvet {6}, p. 85), la ville est ravagée par les Sarrasins. Elle ne retrouve éclat et prospérité qu'à l'époque carolingienne, et plus encore lorsqu'elle devient capitale du second royaume de Bourgogne (Boson élu roi à Mantaille en 879).

a) La muraille et le castrum

La topographie de la ville du haut Moyen-Age est très mal connue (Mermet {8}, II ; Lot {20}). Les murailles du Bas-Empire subsistent (en 500, les assiégeants ne peuvent prendre la ville que par la ruse, en pénétrant par un aqueduc), ainsi que le *castrum* de Pipet (l'*arx* des vies de saints viennois), qui est encore utilisé sous les rois de Bourgogne (Mermet {8}, II, p. 309). Le tracé des murs n'est modifié qu'à la fin du IXe s. : Boson, relevant les remparts démantelés après la prise de Vienne par les Carolingiens en 882, les étend jusqu'à la Gère, englobant l'église de St-André-le-Bas qui devient chapelle royale (Bresse {41}, p. 107). C'est à la fin du XIVe s. seulement que l'enceinte est notablement agrandie, englobant le faubourg de Fuissin (abbaye de St-Pierre), et les quartiers au Nord de la Gère (Saint-Martin et Saint-Sévère).

b) Des faubourgs ?

L'existence de faubourgs n'est pas attestée pour le haut Moyen-Age. La *vita Clari* {E, § 1} mentionne bien un *vicus qui Belli Campus dicitur*. Mais elle est tardive et sans doute erronée sur ce point : il s'agit en

effet du territoire où furent construits l'église et le monastère de Saint-Pierre. Il y avait là un cimetière et des jardins : toute la zone bordant le Rhône s'appelait Val des Jardins (Chorier {7}, p. 81). Le Sud du Val des Jardins, qui deviendra le faubourg de Fuissin, n'a dû être bâti qu'à partir du Xe s. (Mermet {8}, II, p. 309).

La *vita Theudarii* {F, 4} mentionne un *vicus Brenniacus* à l'Est de la ville ; là encore, son auteur, Adon, ne fait sans doute que traduire la topographie du IXe s.

c) Les nécropoles

Au haut Moyen-Age, les cimetières les plus importants sont proches des murs de la ville. Ce sont :

- au Sud-Est, le cimetière de St-Gervais : une centaine de tombes découvertes en 1853, et 26 épitaphes chrétiennes ;
- au Nord, le cimetière de St-Sévère : 10 épitaphes chrétiennes ;
- au Sud-Ouest, le cimetière de St-Pierre : 74 épitaphes, dont 37 trouvées sous le dallage de l'église en 1860 et 1864 (Allmer {34} et {35}).

En outre, au Sud de la ville, la nécropole proche du cirque est encore utilisée (Bizot {38}). Enfin, rive droite, bien qu'aucune tombe n'ait été retrouvée en place, un cimetière existait certainement autour de l'église Saint-Ferréol, bâtie sur le lieu de sépulture du martyr (8 épitaphes trouvées rive droite).

II. LA TOPOGRAPHIE CHRETIENNE

Les origines chrétiennes.

En même temps qu'à Lyon, le christianisme est attesté à Vienne en 177 (lettre des chrétiens de ces villes sur les martyres de Lyon transmise par Eusèbe, *HE*, V, 1). Mais plutôt que d'une Eglise distincte (A. Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, Leipzig, 1902, p. 327-8), il s'agit sans doute d'une communauté dirigée par le diacre viennois Sanctus et dépendant de l'Eglise de Lyon (Duchesne {12}, p. 40-1), voire même de chrétiens non encore organisés en communauté (H.I. Marrou, *Association G. Budé, Congrès de Lyon 1958 : Actes de Congrès*, Paris 1960, p. 328-9). Un autre diacre viennois, Demetrius, nous est cependant connu par le *Discours sur la foi* d'Irénée (Migne, *PG* 91, col. 276).

Le premier évêque connu avec certitude est Verus, qui signe au concile d'Arles en 314. Il est le quatrième évêque de la liste épiscopale telle qu'elle ressort de la Chronique d'Adon {S}. Pour Duchesne ({12}, p. 149), cette liste, dont la chronologie a été faussée par Adon afin d'identifier Crescens, le premier évêque, au disciple de Paul (2 *Tim.*, IV, 10), donne cependant la succession exacte des noms depuis le début. On peut toutefois douter de l'existence même des trois premiers évêques : Crescens, qui pourrait bien n'être qu'un doublet de Trophime d'Arles, traduction en latin du nom grec, même jour de fête le 29 décembre, dans les additions au martyrologe d'Adon (Duchesne {12}, p. 160) ; Zacharias, prétendu martyr, dont le

nom a pu être emprunté au récit d'Eusèbe sur les martyres de Lyon (*HE* V, 1, § 9 ; v. Charvet {5}, p. 14) ; Martinus enfin : hésitations sur le jour de la fête et sur la forme du nom relevées dans les manuscrits anciens par Gropellier ({11}, p. 15, n. 2), possibilité d'un dédoublement de Mamert (*ibid.*). On ne peut donc affirmer, comme le fait Duchesne ({12}, p. 17), que le siège de Vienne a été fondé dans le courant du III^e s.

SOURCES

a) Sources hagiographiques.

{A} *Passio s. Ferreoli* (BHL 2911 et BHL 2912).

Le culte de st Ferréol, le plus célèbre martyr de Vienne, est attesté dès le Ve s. par Sidoine Apollinaire (*Ep.* VII, 1), puis au VI^e s. par Fortunat (VIII, 3, v. 161-2) et par Grégoire de Tours (*Virt. s. Iuliani*, 2). Dans Sidoine Apollinaire et dans Grégoire de Tours, il est étroitement lié au culte de st Julien, martyrisé et vénéré à Brioude, mais que l'on dit viennois d'origine.

Il existe par ailleurs deux versions d'une *Passio Ferreoli*. L'une d'elles (BHL 2912), associe également Ferréol à Julien : Ferréol est martyrisé à Brioude avec Julien, son corps est ramené à Vienne par les fidèles, où une église est bâtie par un catéchumène, Castulius. Il s'agit d'une version interpolée (Pio Franchi de' Cavalieri, *S. Genesio di Arelate, S. Ferreolo di Vienna, S. Giuliano di Briva, Note agiografiche, fasc. VIII, Studi e Testi* 65, Roma, 1935, p. 203-229).

Il faut lui préférer l'autre version (BHL 2911), antérieure très vraisemblablement à Mamert, qui ne fait mention ni de Julien ni de Brioude. Ferréol est martyrisé au lieu même *in quo sepulchrum sancti corporis eius ueneramus*, c'est-à-dire à Vienne, rive droite du Rhône. Aucune église n'y est expressément mentionnée. Cette version s'accorde mieux avec ce que l'on connaît des traditions viennoises où, du moins à date haute, Ferréol seul semble avoir été l'objet d'un culte. Lui seul en tout cas a donné son nom aux églises successives construites rive droite du Rhône ou en ville ; ses reliques seules sont mentionnées dans la *Vita Clari* {E, § 2 et 3}.

De toutes façons, la *passio Ferreoli*, étrangement parallèle à celle de st Genès d'Arles, n'a pas grande valeur historique (H. Delehay, *Les légendes hagiographiques*, 3^e éd., Bruxelles, 1927, p. 114). Elle ne précise pas la date du martyr, qu'on peut rattacher à la persécution de Dèce (Griffe {55}, I, p. 162, n. 81), plutôt qu'à celle de Dioclétien (Charvet {5}, p. 46).

{B} *Vita s. Eugendi* (BHL 2665), éd. F. Martine, *Vie des Pères du Jura, Sources chrétiennes*, 142 (1968), III, p. 365-435. L'auteur conclut à une date haute de rédaction ("aux alentours de l'année 520"), en particulier contre B. Krusch, *MGH, SRM* III, p. 154-66 (1896).

{C} *Vita s. Auiti* (BHL 885), éd. R. Peiper, *MGH, AA* VI, 2, p. 177-81 (1883). Peiper la juge antérieure à Adon et sans doute écrite au temps de Grégoire de Tours (p. XXII).

- {D} *Vita s. Seueri* (BHL 7692). La vie de Sévère, prêtre indien contemporain de Germain d'Auxerre, rédigée par un auteur anonyme, est connue par deux manuscrits, l'un du IXe s. (St Gall 566, envoyé sans doute par Adon), l'autre de la fin du XIe s. (Bruxelles, Bibliothèque royale 9636-37 ; éd. *Anal. Boll.*, 5, 1886, p. 417-24). Elle semble être au plus tard du VIIe s. : elle mentionne la mort de l'évêque de Vienne Didier (vers 610) -encore est-ce peut-être une adjonction adonienne- mais paraît, par sa prose rythmée et son style concis, proche des écrits du VIe s. (GrosPELLIER {11}, p. 63 ; *Anal. Boll.*, *loc. cit.*, introduction).
- {E} *Vita s. Clari* (BHL 1825), éd. AA. SS. *Ian.* I, p. 55-6. La vie de st Clair, abbé de St-Marcel (n° 15), présenté comme un contemporain de l'évêque Cadeoldus (ou Chaoldus ; attesté en 654 et 664), a été écrite par un auteur anonyme, certainement très longtemps après la mort du saint (circa 660 ?). Elle mentionne les raids sarrasins du VIIIe s., (§ 10), le transfert des reliques de st Ferréol dans une église *intra muros*, entre 735 et 758, par l'évêque Villicarius (ou Vultcherius) (§ 2), et donne à l'église St-Etienne son nouveau vocable de St-Sévère (§3). Elle est donc postérieure au milieu du VIIIe s. (Mabillon, AA. SS. *OSB.* II, 3° éd., p. 483), sans doute même à Adon qui l'ignore (GrosPELLIER {11}, p. 68, n. 2 ; Cavard {43}, p. 157. *Contra*, voir J. van der Straeten {G}, p. 123). Cavard, par référence aux dates d'apparition, dans les chartes, du vocable St-Sévère, place sa composition dans la première moitié du Xe s. On peut se demander toutefois si la liste des monastères de Vienne n'est pas un passage inséré dans la *Vita* et emprunté au "légendaire" de Cadéolde dont Charvet cite un court passage à propos des monastères de St-André (voir n° 14). Ce texte est très proche de celui de la *Vita*, mais conforme à la topographie du VIIe s., non à celle du IXe ou Xe s. Ce tableau serait ainsi plus ancien et plus digne de foi ; c'est bien l'impression qui s'en dégage, quand on peut le confronter avec d'autres sources.
- {F} *Vita s. Theudarii* (BHL 8130), éd. AA. SS. *Oct.* XII, 840-2 ; B. Krusch, *MGH*, *SRM* III, p. 526-30 (1896) ; cette dernière est incomplète. Ecrite par Adon, la *Vita* fait vivre Theudarius au VIe s., au temps de l'évêque Philippus (attesté en 570 et 573 ; Theudarius serait mort vers 575). Elle n'est en réalité qu'une transposition de la *Vita Seueri* (même vocabulaire, mêmes événements, mêmes miracles) et, du moins pour l'histoire de la topographie viennoise, n'inspire aucune confiance.
- {G} *Vita s. Leoniani*, éd. J. van der Straeten, *Vie arrageoise de S. Léonien, abbé de Vienne en Dauphiné*, *Anal. Boll.* 90, 1972, p. 119-33. Découverte tout récemment dans un manuscrit d'Arras (Pas-de-Calais), sans doute fort tardive (XIIIe s. ?), inspirée pour une part des traditions orléanaises (une légende fait de Léonien le frère de st Aignan), elle n'ignore pas cependant la topographie de Vienne au haut Moyen-Age.

b) Sources historiques

- {H} St Avit, *Opera*, éd. R. Peiper, *MGH*, AA VI, 2 (1883).
- {I} Epitaphe de *Foedula*, *CIL* XII, 2116.

- {J} Sidoine Apollinaire, *Lettres*, VII, 1 et 17, éd. A. Loyen, Paris Belles-Lettres 1970, t. III, p. 31 et 78.
- {K} Epitaphe de *Iouenalis*, A. Allmer, *Revue épigraphique du Midi de la France*, III, n° 897.
- {L} Donation d'Ansemond (543 ?) ; se trouvait dans le cartulaire de l'église de Vienne, perdu ;
copies manuscrites : BN, Baluze LXXV, 320 ; BN, lat. 12768, f° 186 ;
éd. Baluze, *Capitularia*, II, 1433 ; *Gallia Christiana* {36}, *instrumentum* 1.
- {M} Epitaphe anonyme (a. 557), CIL XII, 2085.
- {N} Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, II, 33.
- {O} Grégoire de Tours, *Liber de uirtutibus S. Iuliani*, I, 2.
- {P} Texte de 790 (Le Lièvre) ou 805 (Charvet), extrait du *Tabularium Ecclesiae Viennensis* (perdu) ; cité par Le Lièvre ({2}, p. 191-3) et par Charvet ({6}, p. 653-5) ; il relate la "dotation et fondation de la sainte Eglise de Vienne... après sa ruine...", par Charlemagne.
- {Q} Diplôme de Louis le Pieux, a. 815, éd. Baluze, *Capitularia*, II, 1404-5 ; *Gallia Christiana* {36}, *instr.* 3.
- {R} Diplôme de Louis le Pieux, a. 831, éd. Baluze, *ibid.*, 1432 ; *Gallia Christiana*, *ibid.* 4.
- {S} Adon (859-875), *Chronicon, aetas sexta*, éd. Migne, PL 123, col. 75-138 .
- {T} Eloge d'Adon, au Bréviaire de Vienne, éd. AA. SS. OSB., *saec.* IV, II, p. 264 ; cité par Grabar, *Martyrium*, Paris 1943, I, p. 546.
- {U} *Fundatio Sanctae Viennensis Ecclesiae* ; notice (du VIIIe s. ?) insérée au XIe s. dans le cartulaire de l'Eglise de Vienne.
copie manuscrite : BN, lat. 5214, f° 149 ;
éd. U. Chevalier, *Documents inédits relatifs au Dauphiné*, II, V, p. 14-19 (1868).
- {V} Epitaphe de st Léonien (sans doute du Xe s.), éd. A. de Terrebonne {10}, I, p. 53.
- Liber episcopalis Viennensis*, attribué généralement à l'archevêque Léger (1030-1070), dernier évêque de la liste (Duchesne {12}, p. 166-178). On en connaît en fait deux formes successives :
- {W} - *l'Hagiologium Viennense*
ms. BN, lat. 12768, f° 126-142 (copie du XVIIe s.)
éd. U. Chevalier, *Documents inédits relatifs au Dauphiné*, II, V, p. 1-13 (1868).
éd. Duchesne {12}, p. 178-203.

- {X} - le *Chronicon antistitum Viennensium*, daté de 1239 ;
ms. BN, lat. 12768, f° 145-154.
éd. U. Chevalier, *op. cit.*, p. 20-37. C'est un document constitué avant
1068 (Duchesne, p. 178), avec une série épiscopale remaniée pour tenir
compte des faux privilèges. Il peut cependant entrer dans la rédaction
de 1239 des éléments postérieurs au XIe s.
- {Y} Epitaphe de l'archevêque Jean de Bernin (+ 1266) ; c'est en réalité un
texte d'obituaire. Ed. A. de Terrebonne {10}, 1, p. 365-7.

En outre, certains textes médiévaux apportent des précisions topogra-
phiques ou historiques intéressantes. Ils sont cités par référence à :
U. Chevalier, *Regeste Dauphinois*, t. 1, Valence 1913, sous le sigle RD n°...

a) Le groupe épiscopal

La cathédrale actuelle, dédiée à st Maurice, fut édifée par étapes
successives du XIe au XVIe s. (Vallery-Radot {48}, p. 307-311), à l'emplace-
ment de l'église du Sauveur, construite à l'époque carolingienne, sans doute
pour le chapitre créé par l'archevêque Volferius au début du IXe s. (Hubert
{47}, p. 52, n° 12 ; J. Vallery-Radot {48}, p. 304), et mentionnée pour la
première fois dans un éloge d'Adon {T}. Cette église St-Sauveur occupait l'angle
sud-ouest de l'enceinte du Bas-Empire et du haut Moyen-Age (Chapotat {24}, p.
318), à quelques dizaines de mètres des murs.

Le groupe épiscopal primitif était à proximité, au Nord de St-Sauveur,
de l'autre côté d'une voie antique, reconnue lors des fouilles de 1860-61
(voir Vallery-Radot {48}, p. 312-3). Il n'y a eu sur son emplacement que des
fouilles hâtives en 1843. Le rapport du sous-préfet Dode de la Brunerie, cité
par Cavard ({43}, p. 148), indique sans aucune précision l'existence de "restes
d'édifices qui doivent appartenir aux temps les plus reculés du christianisme",
sous les fondations des chapelles du XIIIe s. et au-dessus de ruines romaines.
Quel crédit peut-on lui accorder ?

Mais Hubert ({47}, *loc. cit.*) et Vallery-Radot ({48}, p. 298) ont bien
montré que son souvenir s'était perpétué "au même emplacement, sinon sur les
mêmes fondations", dans les trois chapelles du "petit cloître", au Nord de la
cathédrale, construites par l'archevêque Jean de Bernin (1218-1266) et dédiées,
l'une à Notre-Dame, l'autre à st Jean-Baptiste, la troisième à st Maurice et
aux Macchabées [Y]. Le plan même de ces chapelles, s'ouvrant sur une vaste cour
carrée (édifices conservés jusqu'en 1804-5 et connus par un plan de Rey et
Vietty {32}, pl. VIII), paraît être à Hubert celui du groupe primitif, très
semblable aux cathédrales doubles d'Italie ({53}, p. 110), ayant peut-être pris
la place d'un édifice païen également doté d'un atrium (*ibid.*, n. 14). La tra-
dition viennoise plaçait là un temple de Jupiter (Charvet {6}, p. 67). Le nom
même de *Paradisus*, donné à l'emplacement de la chapelle des Macchabées (voir
ci-dessous) doit évoquer l'atrium paléochrétien plutôt qu'un cimetière qui n'a
pu exister là avant le XIIe s. (Cavard {43}, p. 129).

1. Maiores Domus in honore septem martyrum Macchabaeorum :

C'est le titre qu'avait *ex antiquo* l'église de Vienne d'après la Chroni-
que d'Adon ([S], col. 120), et qu'elle a conservé jusqu'au temps de l'évêque
Eoldus (après 683, cité en 725). Un tel vocable doit être ancien : le culte des

Macchabées se développe dès le dernier quart du IV^e s. (L. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, Paris 1908, p. 265) ; à Lyon, la construction de la basilique des Macchabées est attribuée à Patiens, au Ve s. (Coville {17}, p. 441 et 447). On ne peut préciser davantage. St Avit ne le mentionne pas.

Cette église, dans l'angle sud-ouest du rempart, était-elle l'*ecclesia* mentionnée par Ammien Marcellin (XXI, 2, 5), dans laquelle Julien assista à la célébration de l'Épiphanie ? On n'a aucune indication topographique avant le récit de l'institution des Rogations par Mamert au Ve s. (Avit, *Homilia in Rogationibus*, {H}, p. 110, qui place nettement l'*ecclesia* à l'intérieur des murs). Mais tout permet de penser qu'elle a toujours eu le même emplacement, en particulier les indications sur le baptistère (voir ci-dessous). C'est ce qu'affirme la *Fundatio sanctae Viennensis ecclesiae* ({U}, p. 18) : *maior domus in honore sanctorum septem fratrum Macchabaeorum ex antiquo a primis episcopis consecrata semper ibi fuit* ; même affirmation dans la "Dotation et fondation de l'Église de Vienne par Charlemagne", avec l'attribution abusive aux temps anciens des trois titres que prit successivement l'*ecclesia* : *in sancta igitur Viennensis Ecclesia quae constructa est et dedicata priscis temporibus in honorem Dei Salvatoris... , sanctorum Macchabaeorum ac s. Mauricii cum sociis suis, infra urbis moenia* {P}.

Il n'y a pas à tenir compte des légendes tardives, les unes attribuant à st Paul la construction de l'église des Macchabées (Le Lièvre, {2}, p. 56 ; Chorier {7}, p. 245 ; Charvet {5}, p. 67), les autres faisant de l'église St-Pierre le lieu de sépulture des premiers chrétiens, martyrs et évêques, et donc le premier lieu de culte (Le Lièvre {2}, p. 63 ; Chorier {7}, p. 288-89). Les arguments de Chorier pour faire de St-Pierre la première cathédrale sont indéfendables (Charvet {5}, p. 370 ; Cavard {43}, p. 127-8).

A la fin du VII^e ou au début du VIII^e s., l'évêque Eoldus *intra civitatem, in honore beatorum Thebaeorum Mauritii et sociorum ejus, domunculam cryptatim construxit, ibique non mediocrem partem reliquiarum sive ex his martyribus sive ex aliis posuit, atque ex eo tempore ecclesiae nomine beati Mauritii attitulatur*" (Adon {S}, col. 120). Cette *domuncula* devait être une annexe de l'*ecclesia* (Valléry-Radot {48}, p. 301), peut-être une crypte de type carolingien (Maitre {39}, p. 7 ; Cavard {43}, p. 130). Elle avait en tout cas un lien avec l'église des Macchabées, comme en témoigne l'oeuvre de Jean de Bernin : il fait passer sous le vocable de st Maurice, en 1251 {Y}, la cathédrale (construite à l'emplacement de l'église du Sauveur), qu'il dote d'un choeur et d'un chevet gothiques (Valléry-Radot {48}, p. 311), mais en même temps construit à l'emplacement de la première *ecclesia* une chapelle qui garde le double vocable : *capella in honore sancti Mauricii et sanctorum Macchabaeorum* {Y}.

Plusieurs textes montrent que dès le VIII^e ou le IX^e s., le vocable de St-Maurice tend à prévaloir :

- le passage de la chronique d'Adon, cité ci-dessus ;
- deux diplômes de Louis le Pieux (a. 815 ; RD 605 et RD 607) : *Bernardo Viennensis ecclesiae episcopo quae est constructa in honore S. Mauricii ; Matri ecclesiae Viennensi... quae est constructa in honore S. Mauricii martyris*.
- un texte du cartulaire de l'église de Vienne, cité par Le Lièvre ({2}, p. 199), mentionnant la restauration de St-Maurice-du-Parvis (*capella s. Mauricii quae dicitur in Paradiso*) par l'archevêque Burchard (1000-1089). Il s'agit de la plus ancienne *ecclesia*.

- Chorier ({7}, p. 224) dit qu'elle garde encore de son temps le nom de St-Maurice-le-Vieux.

Le vocable des Macchabées n'apparaît plus que rarement :

- dans une épitaphe de 1239 (Terrebasse {10}, I, p. 221) ;
- dans l'épitaphe de Jean de Bernin {Y} ;
- dans les actes d'Antoine de Lovier, évêque de Maguelonne au XI^{Ve} s., qui d'ailleurs laissa son nom à la chapelle de St-Maurice et des Macchabées où il eut son tombeau (Terrebasse {10}, II, p. 205).

2. Baptisterii ecclesia ; baptisterium :

Deux textes mentionnent la reconstruction par Avit de l'ancien baptistère qui menaçait ruine, soit par vétusté (Avit le qualifie d'*aedes antiqua* : il pouvait donc remonter au IV^e s.), soit à la suite de la prise de Vienne par Gondebaud en 500 (Grégoire de Tours {N}). Une homélie d'Avit, au texte mutilé, portant le titre *In restauratione baptisterii in ciuitate sua Vienna* ({H}, p. 126, circa 515) décrit l'état de la ruine : *aedes antiqua et nullo sub... patentibus rimis, pavimento absente, pendebat, ut interdum timerem ruinam fabricae subiacentis pressura uidere*. La nouvelle construction avait un étage (*quodam cenaculati operis duplo*), une tour centrale (*in summam certe si licet mediae turri*), un toit recouvert de plaques brillantes comme l'or (*tectorum similitudinem radiantis auri lamminae... renident*) (Hubert {44}, p. 2-3). Avit l'oppose aux basiliques qui ont une rangée de colonnes sur leur longueur : *nec, ut mos caeteris aedibus, columnarum ancipitum series in longum ducta continuet, cui a parietum radicibus prominentium obnitatur accessus*. On peut songer soit à un édifice circulaire (Cavard {43}, p. 126), soit à une construction accolée à d'autres bâtiments.

La *Vita Auiti* ({H}, p. 180, § 5) donne une description du décor : *baptisterii ecclesia musiuo et marmore mirabiliter ornata et pavimento uenusti operis constructa*, indique une reconstruction totale : *a fundamentis reaedificata*, précise enfin la dédicace : *ipsunq[ue] baptisterium cum aquaeductu et ornato suo ad honorem patriarcharum et prophetarum sanctique Iohannis Baptistae*. Sans doute contigu à l'*ecclesia*, ce baptistère devait occuper l'emplacement de la chapelle St-Jean construite par Jean de Bernin, que Chorier ({7}, p. 227) appelle encore chapelle des Fonts, en précisant que son premier titre fut celui de "église du Baptistaire".

3. Ecclesia s. Mariae ?

Son existence au haut Moyen-Age n'est pas attestée et ne peut qu'être déduite, mais avec beaucoup de vraisemblance (voir ci-dessus) de la reconstruction de trois chapelles accolées à l'emplacement de l'ancien groupe épiscopal, dont l'une est une *capella in honore beatae Mariae* {Y}.

Xenodochium ?

A la fin du IX^e s., la restauration d'un *xenodochium* est mentionnée dans l'*obit* de l'archevêque Bernoin (RD 928, 16 janvier 899) : *et restaurauit xenodochium pauperum*. Le fait est rapporté parmi d'autres largesses à l'église St-Maurice ; on peut donc penser que le *xenodochium* dépendait de celle-ci ; mais on ignore son ancienneté ; peut-être datait-il seulement de l'époque carolingienne.

b) Autres édifices intra muros4. Parochia s. Mariae quae uocatur uetus (circa 1051). Ecclesia s. Mariae Veterum (1173).

S. Maria Viae Veteris est une fausse étymologie introduite abusivement au XI^e s., adoptée par Charvet ({6}, p. 58), réfutée avec raison par Chorier ({7}, p. 99) et par Terrebonne ({10}, I, p. 252).

Le nom d'ancienne doit servir à la distinguer de Notre-Dame d'Outre-Gère (Terrebonne {10}, p. 252 et 399) ; il peut aussi rappeler le caractère antique du bâtiment. Il s'agit en effet du temple dit "d'Auguste et de Livie", sur le Forum de Vienne, que sa transformation en église a certainement sauvé de la destruction ou de la ruine. Cette église n'est pas attestée avant le début du XI^e s., dans un acte de l'abbé de St-Pierre Guitger (cité dans un autre acte en 1051 ; RD 1893) rapporté par Chorier ({7}, p. 99). Une bulle d'Alexandre III, du 4 mars 1173 (Charvet {30}, pièces justificatives), en confirme la possession à St-André-le-Haut.

Charvet ({5}, p. 281 et 626) mentionne une tradition selon laquelle la conversion du temple en église aurait été faite par l'archevêque Burchard (1001-1031), pour le roi Rodolphe. Il s'agit plutôt d'une restauration, et tout porte à croire que la transformation en église est beaucoup plus ancienne :

- elle seule explique la conservation du temple ;
- Formigé ({16}, p. 30) signale sur les anciennes gravures (Rey et Vietty {32}, III, p. 141) un mur en moellons avec lits de briques, entre la troisième et la quatrième colonne au sud, qui lui paraît remonter au VI^e s. ;
- Avit, dans un fragment d'homélie (Sirmond, f^o 2 = Peiper {H}, hom. XX, p. 134), célèbre le jour où un édifice païen, occupé un moment par les ariens, devient une église orthodoxe. On est tenté d'y voir, avec Collombet ({9}, I, p. 383), le récit d'un événement viennois : ne s'agit-il pas du temple du Forum, devenu l'*ecclesia haereticorum* signalée par Grégoire de Tours à l'intérieur de la ville : *Godegiselus ad ecclesiam hereticorum confugit ibique cum episcopo arriano interfectus est* ({N}) avant d'être rendue à l'orthodoxie (cf. canon 32(33) du concile d'Epaone, {H}, p. 172) ? En réalité, les éditeurs des oeuvres d'Avit ont montré que le fragment faisait partie d'une homélie prononcée à Annemasse (bibliographie et discussion dans Peiper {H}, p. XLVI). Il fournit en tout cas un exemple de transformation de temple païen en église au début du VI^e s. Un fait parallèle a bien pu se produire à Vienne, et Grégoire de Tours s'en est fait l'écho.

L'église a subsisté jusqu'à la Révolution, où elle fut transformée en Temple de la Raison, puis en salle du Tribunal de Commerce. En 1822, on en fit un Musée des Antiques. Le temple fut restauré de 1852 à 1872 (A. Pelletier {27}, p. 766-7).

5. Monasterium superius s. Andreae (St-André-le-Haut ; St-André-des-Dames) :

Selon Adon ({S}, col. 111), le monastère de St-André-le-Haut était un monastère de femmes fondé par st Léonien : *nam aliud monasterium superius s. Andreae in colle ciuitatis iam erat. Fundauerat enim ipsum beatissimus Leonianus temporibus s. Auiti eiusdem urbis episcopi*. Il faut dans ce cas faire remonter la fondation à la fin du V^e s. (Charvet {30}, p. 137 : a. 492 ; Charvet {5}, p. 73 : a. 475) ou au début du VI^e s. (Terrebonne {10}, I, p. 253). Ce serait alors le monastère auquel la donation du duc Ansemundus à sa fille Remila,

relative à la fondation de St-André-le-Bas (voir ci-dessous) fait allusion, comme le rappelle Adon : *ubi eadem ipsa Remila sub regulari disciplina nutrita fuerat (ibid.)*. En réalité, cette tradition adonienne généralement admise (Terrebasse {10}, I, p. 54 ; U. Chevalier, RD 367 ; Duchesne {12}, p. 155) n'est pas vraiment assurée. Le texte de la donation d'Ansemondus, mutilé et ambigü, pourrait bien, d'après des indices concordants, concerner St-André-le-Haut. C'était l'opinion de Le Lièvre ({2}, p. 9) ; d'autres auteurs viennois (Charvet {30}, p. 38 ; Collombet {9}, p. 192 ; Mermet {8}, II, p. 127-31) ont esquivé les difficultés d'interprétation du texte en attribuant à Ansemondus la fondation des deux monastères de St-André.

Dans le schéma adonien, c'est à St-André-le-Haut que fait allusion la *Vita Eugendi : monachas uero procul intra urbem monasterioque consaeptas ultra sexagenario numero admirabili ordinatione rexit* ({B}, p. 378, § 128), reprise dans l'épithaphe de st Léonien {V}. Dans l'hypothèse où la donation d'Ansemondus concerne St-André-le-Haut, ces passages font difficulté (voir ci-dessous, Ste-Blandine).

D'après la *Vita Clari* ({E}, § 3), St-André *infra moenia urbis* avait cent religieuses au temps de Cadéolde. L'histoire du monastère au haut Moyen-Age est indiquée dans un diplôme de l'archevêque Gonthard (RD 2376 ; a.1084) : dévasté par les "Vandales" (c'est-à-dire les Sarrasins aux environs de 735), reconstruit et doté par le roi Rodolphe III et la reine Ermengarde, il fut repeuplé de religieuses de St-Césaire d'Arles au temps de l'archevêque Burchard (1001-1031). Le monastère, ruiné par les Calvinistes en 1562 (Charvet {30}, p. 42), connut un grand éclat à l'époque moderne et ne disparut qu'à la Révolution. Il a toujours occupé le même emplacement, au Nord-Est de Vienne, tout près de la muraille du Bas-Empire et du haut Moyen-Age, où existe actuellement une église du XVIIe s. Aucun vestige ne subsiste de l'époque paléochrétienne.

6. Sancti Nicetii monasterium (intra muros ?) :

Le monastère est cité par la *Vita Clari* (E, § 3), qui en rapporte le titre à Nicetius, évêque de Vienne (IVe s. dans la fausse chronologie viennoise, en réalité milieu du Ve s.) : *S. Nicetii, eius urbis gloriosi episcopi, (monasterium), quinquaginta (monachos ? monachas ?)*. On n'en connaît ni la date de fondation, ni l'emplacement. Le texte elliptique de la *Vita* ne permet pas de dire si c'était un monastère d'hommes ou de femmes. Mais la mention dans la *Vita*, le vocable et un diplôme de Louis le Pieux (voir ci-dessous) permettent de conclure à son antiquité.

Chorier l'a situé, sans preuve, sur la colline de St-Just, où il aurait précédé le prieuré du même nom ({7}, p. 430). Cette opinion a été reprise par Charvet ({6}, p. 84), par la *Gallia Christiana* ({36}, p. 147), par U. Chevalier ({15}, p. 224). C'est une erreur que réfute avec raison Cavard ({43}, p. 170) : un diplôme de Louis le Pieux {Q} rend ou concède à l'Eglise de Vienne une série de biens situés au Nord de la ville : *cellulam s. Simphoriani, ... uillam quae Fasiana... concessimus etiam ibi quasdam cellulas, unam quae appellatur monasterium superius, aliam monasterium medianum, constructas in honore s. Andreae et s. Nicetii*. Un acte du IXe s. (RD 687) place St-Nizier près des terres de St-Maurice et des Juifs (le quartier juif était dans la boucle de la Gère). C'est donc au Nord de Vienne qu'il faut chercher le monastère, entre St-André-le-Bas et St-André-le-Haut, ce qui justifie doublement son nom de *medianum* : entre les deux monastères et à altitude intermédiaire. Si, comme le pense Cavard, il s'agit de la vieille église désaffectée dont parle Chorier ({7}, p. 399), au voisinage

de la rue Perollerie et du quartier de la Boucherie, St-Nizier était *intra muros*. Fruton et Garon (1954), p. 45) pensent la reconnaître dans des vestiges du 35 de la rue Marchande. Ce ne sont que des hypothèses.

c) Edifices extra muros

Rive gauche

7. Sanctorum Geruasii et Protasii uenerabilis memoria (Vita Clari) :

Eglise et monastère.

L'antiquité de cette basilique cimétériale, la plus ancienne, apparemment, des basiliques suburbaines de Vienne, est attestée par l'épithaphe de *Foedula* {I}, qui fut baptisée de la main de "Sa Grandeur" Martin (*Martinus procer* = st Martin de Tours), et enterrée auprès des "grands" Gervais et Protas :
*At tunc marturibus sedem tribuentibus aptam,
 Gerbasium procerem Protasiumque colit ;
 Emeritam requiem titulo sortita fidele,
 Confessa est sanctis quae sociata iacet.*

On connaît la rencontre, à Vienne, entre Martin de Tours, Victrice de Rouen et Paulin de Nole, sans doute entre 386 et 389 (Paulin de Nole, *CSEL* 29, p. 136 ; Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 19, 3, éd. J. Fontaine, *Sources chrétiennes*, 1967, I, p. 295). C'est là, peut-être, qu'ils ont recueilli (de la main même d'Ambroise ?) les reliques de Gervais et Protas, que l'on retrouve ensuite dans les églises de Rouen, Tours et Vienne (Fontaine, *op. cit.*, II, p. 883-86). La *memoria* des saints Gervais et Protas doit donc dater de l'extrême fin du IVe s. ou des premières années du Ve s.

Au VIIe s., d'après la *Vita Clari*, il existe aussi un monastère où se trouvent cinquante moines ({E}, § 3).

Eglise et monastère disparurent, sans doute lors des raids sarrasins (circa 735). Mais en 1853, lors des travaux d'établissement de la voie ferrée et de la gare, dans le quartier portant encore le nom de St-Gervais, un cimetière paléochrétien fut découvert, ce qui confirmait l'emplacement de l'église et du monastère, au Sud-Est de la ville, hors des murailles du Haut-Empire. Trouvaille fortuite, sans fouille ni étude systématique, elle ne permet pas de savoir si le cimetière était ou non antérieur à la basilique.

8. Basilica.. in honore beati martyris Stephani (Vita Seueri) ; ecclesia beatissimi Stephani protomartyris (Adon) ; (Saint-Sévère au IXe s.) :

La *Vita Seueri* {D} en attribue la fondation à st Sévère, prêtre indien (*natione fuisse Indus dicitur*). Après avoir fondé une première église à 8 milles (12 km) au Sud de Vienne, à *Vogoria* (Saint-Alban-du-Rhône ?), Sévère traversa la ville de Vienne, le pont sur la Gère et parvint à un lieu *ubi templum erat cui prae multitudine idolorum centum deos nomen conditor uetustus imposuit*. Ses prières firent écrouler le temple. Un vase d'argent plein de *solidi* permit la construction d'une basilique *in honore beati martyris Stephani*. La dédicace, d'après la *Vita*, eut lieu le jour où le corps de Germain d'Auxerre, ramené de Ravenne, arriva à Vienne (la date traditionnelle de la mort de Germain est 448 ; voir cependant *Anal. Boll.*, 75, 1957, p. 36 sq. et 182-sq. : a. 445).

La chronologie proposée par la *Vita* et l'épisode du passage de Germain d'Auxerre soulèvent plusieurs difficultés, relevées par les Bollandistes (*AA. SS. Aug. II*, p. 449-50).

A sa mort, Sévère est enseveli dans l'église qu'il a fondée : *cum... uenerabilem sui corporis sepulturam in basilica sancti protomartyris Stephani, quam ipse fundauerat, condidisset (Seuerus)... (Vita, {D}, § 10).*

Pas plus qu'à St-Gervais, on n'a de preuves de l'existence d'un cimetière antérieur. Tout indique cependant qu'il s'agissait d'une basilique cimétiériale :

- la trouvaille, dans l'église ou à proximité, d'épitaphes chrétiennes qui peuvent remonter au début du Ve s. ;
- l'existence d'une chapelle contiguë, St-Théodore, certainement funéraire (voir ci-dessous, n° 10) ;
- la persistance, au Moyen-Age, de deux cimetières autour de St-Sévère : l'un le Frioulier, au chevet, abandonné déjà au temps de Chorier ({7}, p. 50) ; l'autre, appelé Plâtre de St-Sévère (aujourd'hui place St-Sévère), "hors d'usage depuis plus de quarante ans" (Delorme {33}, p. 270).
- enfin la sépulture de st Sévère dans la basilique.

A une date inconnue, l'église passe sous le vocable de St-Sévère. On trouve dans les chartes des mentions de terres de St-Etienne jusqu'en 1007/8 (RD 1584), des mentions de terres de St-Sévère dès 847 (RD 687). Adon ({S}, col. 103) donne le nom de St-Etienne, mais ajoute *ut consecratur (Seuerus)*, preuve que le nouveau vocable devait déjà remplacer l'ancien. L'Hagiologue ({W}, p. 4) mentionne la sépulture des évêques Ursus et Ultraia (Volferus) (avant 814) *in ecclesia beati Stephani*.

La *Vita Clari* ({E}, § 3) y mentionne une communauté de clercs : *apud s. Seuerum coetus clericorum uenerabilis*.

Reconstruite au XIIe s., en ruine et abandonnée avant la Révolution, transformée en ateliers qui brûlèrent en 1835, l'église a entièrement disparu (Delorme {33}, p. 271). Elle n'est connue que par deux plans de Schneyder {29}. Seul le premier rend compte de l'église primitive : plan basilical, sanctuaire surélevé de trois degrés (Cavard [49], 1952, p. 175). Le second, seul reproduit dans Rey et Vietty ({32}, pl. VIII, fig. 1) comporte les additions postérieures : absidioles, chapelles latérales qui la transforment en croix latine, clocher porche du XIIe s. (Cavard, *ibid.*). Il reste malgré tout difficile de discerner les caractéristiques architecturales de l'église primitive (même inclinaison du chevet ? narthex ? atrium ?) et de savoir ce qui a pu en subsister dans les constructions postérieures. Avait-elle déjà les mêmes dimensions (39,30 m dans oeuvre x 12,50 m, selon Cavard {49}, 1952, p. 53) ?

On ignore également l'âge et la destination primitive d'une construction enterrée à 5 ou 6 m dans le cimetière du Plâtre (6 colonnes romaines en réemploi, voûtes à cintres surbaissés, selon Delorme ({33}, p. 280), qui existait, semble-t-il, avant son emploi comme charnier (*caluarium*) (Cavard {49}, avril 1953, sans pag.). Les historiens viennois ont voulu y voir, sans preuve, soit une crypte des premiers chrétiens (Cochar, dans Chorier {7}, p. 50, n. 2), soit l'église primitive (Maitre {39}, p. 5).

9. Chapelle St-Théodore :

Elle n'est connue que par Chorier qui lui donne ce vocable ({7}, p. 45-7), et par un plan de Schneyder ({29}, ms. 97, fol. 309). On peut souscrire semble-t-il, aux conclusions de Cavard ({49}, 1952, p. 173) :

- par sa forme et son emplacement (nef allongée dont le chevet s'ouvre sur le côté gauche de l'abside de St-Etienne), elle apparaît comme une annexe de cette dernière ; Cavard la juge même antérieure.
- les trouvailles faites dans le sous-sol sont une preuve de son antiquité. On ne possède malheureusement que le vague témoignage de Chorier : "on creusa assez avant, l'an 1609, dans cette chapelle ; on y trouva quantité de tombeaux... pareils à celui qui est dans l'entrée de l'église" (sarcophage païen)... "il y en reste encore 3 rangées tellement ordonnées qu'ils sont les uns sur les autres. Un pavé de marqueterie est au dessus dans une profondeur digne de merveille" ({7}, p. 46-7). La mosaïque devait être le sol de la chapelle paléochrétienne, sous lequel s'entassaient les sarcophages, en réemploi comme à St-Pierre. Chorier mentionne encore, dans la chapelle, une épitaphe en grec datée de 441 (p. 48) ; mais il ne dit pas si elle était en place.

10. S. Laurentii oratorium (Vita Seueri) ; basilica beati martyris Laurentii (Vita Theudarii) :

La *Vita Seueri* ({D}, § 7) cite un *oratorium s. Laurentii*, troisième église construite par Sévère (la première l'avait été à Vogoria, hors de Vienne), située sur la colline de Pipet : *tertium beatus Seuerus aedificare rursum aggreditur locum, medio igitur qui quattuor montibus ponitur colle, quem Arcem uocare antiquitas uetusta consuevit... cumque ibidem ueneranda patrocina beati Laurentii martyris cum honore debito collocasset... nonam uero (horam) in s. Laurentii oratorio celebrabat*. Cette localisation n'est pas incompatible avec un passage de la *Vita Theudarii*, où *Quirinalis* désigne sans doute le *Mons Quiriacus* (Sainte-Blandine), et où il faut peut-être lire *locum ad basilicam : delegit uir beatus in monte Quirinali locum et basilicam beati martyris Laurentii* ({F}, § 4). L'édifice devait être à l'Est de Pipet, aux confins de la colline Sainte-Blandine. La *Vita Theudarii* précise qu'il se trouvait *infra urbem*. Il n'est plus attesté au Moyen-Age, alors qu'il existait, dans le voisinage de St-Maurice et de St-Ferréol *intra muros*, une église St-Laurent qui était l'église paroissiale des Cloîtres (Chorier {7}, p. 189 ; Mermet {8}, III, p. 94, qui en attribue la fondation à Jean de Bernin). Gropellier ({11}, p. 66) songe à un transfert du titre à la suite de la destruction de la première église, comme dans le cas de St-Ferréol.

11. Ecclesia Apostolorum foris murum ciuitatis (Hagiologe) ; (ecclesia s. Petri, IXe s.). Monasterium... in honore s. Petri in Bello Campo foras portam ciuitatis (donation d'Ansemondus) :

Les origines sont obscures : au manque de documents littéraires explicites du haut Moyen-Age, à la confusion, chez les historiens postérieurs, entre église et monastère, s'ajoutent plusieurs légendes viennoises, certainement tardives, élaborées autour de st Zacharie, second évêque de Vienne, relatant la fondation (soit sous Trajan, soit au IIIe s. !) d'une église "dédiée au Sauveur et aux Apôtres" qui, pour Le Lièvre ({2}, p. 63) est l'église St-Pierre. Charvet ({5}, p. 36-7) croit en l'existence de cette église, mais la place en un autre lieu. Aussi, bien qu'une autre légende ait fait de st Paul le fondateur de l'église des Macchabées, on voyait volontiers dans cette prétendue église du Sauveur et des Apôtres la première *ecclesia* de Vienne (voir ci-dessus, n° 1).

a) ecclesia

Elle n'est pas attestée dans les sources littéraires avant Adon ({S}, col. 82), à propos de la translation à Vienne des reliques de st Phocas, évêque de Sinope : *cuius sacratissimae reliquiae translatae sunt in Galliam, in ciuitatem Viennam, ibique in ecclesiam sanctorum apostolorum repositae*. Le même titre apparaît dans l'Hagiologe {W}, pour la sépulture des évêques de Vienne, de Mamert (+ vers 475) à Adon (+ 875). On n'a pas remarqué jusqu'ici que l'une des inscriptions trouvées dans l'église en 1864 (Allmer {35}, p. 31 = CIL XII, 2085) donne, dans une pièce métrique, datée, comme l'épithaphe qu'elle accompagne, de 557, le vocable de l'église : *namquid patruciniis sanctorum templa duorum ornantur tetolis...*

En fait, c'est au Ve s., plus précisément à l'épiscopat de Mamert, qu'il faut faire remonter la construction de l'église St-Pierre, conservée pour l'essentiel jusqu'à nos jours. C'était très probablement une basilique cimétériale, en tout cas une église antérieure au monastère. Une étude architecturale complète du bâtiment, avec datation des différentes parties, reste à faire, car il a subi de très nombreuses restaurations ; il faudrait en particulier distinguer ce qui revient à l'époque paléochrétienne des travaux des IXe et Xe s. (RD 738 et 1065), et reprendre l'étude des fondations reconnues en 1860-1 (Formigé {16}, p. 78). Jusque là, les différentes hypothèses, en particulier celle de Formigé (*ibid.*) qui distingue trois églises successives des IVe, VIe et IXe s., et celle de Male ({45}, p. 157-9), qui y voit une basilique de type oriental, à tribunes, abside à fenêtres, sacristies carrées flanquant l'abside, ne sont pas suffisamment fondées. Par contre, l'hypothèse de Hubert ({51}), qui en fait une basilique paléochrétienne à colonnades plaquées sur les murs latéraux, qu'il rapproche de la basilique construite à Tours, au Ve s., par l'évêque Perpetuus, et qui tient compte des autres caractéristiques de l'édifice : 3 nefs et une abside, longueur (non connue avec exactitude) d'environ 40 m, largeur 18,50 m, couverture en charpente, façade à fronton, correspond beaucoup mieux à tous les indices de datation que l'on peut rassembler :

- la sépulture des évêques de Vienne : elle est attestée dans l'église à partir de Mamert ({W} ; argument utilisé par Hubert {47}, p. 60, n° 48) ;
- la date des épithaphe trouvées sous le dallage de l'église ; si l'on comprend bien le trop bref rapport de fouilles de 1864, la plus ancienne épithaphe datée trouvée dans l'église était en place, encastrée sur le couvercle d'un tombeau (Allmer {35}, p. 21, n° 8 = CIL XII, 2073). Elle est de 491 ou 526 (consulat d'Olybrius). Aucune des épithaphe non datées ne paraît plus ancienne.
- deux passages de st Avit. Dans une lettre à Arigius ({H}, n° L, p. 78-9), il s'excuse de n'avoir pu assister à la dédicace d'une *fabrica sublimis*, car il était retenu par la fête des Apôtres, célébrée avec un zèle particulier à Vienne, *quo diei passionis fabriculae, quam nostis, uidetur iniuncta esse dedicatio*. L'église qualifiée modestement de *fabricula* pour l'opposer à la *fabrica sublimis* doit être l'église des Apôtres.

Un passage de l'homélie sur les Rogations ({H}, p. 110, l. 36-sq.) permet de préciser davantage : *explorante autem episcopo (= Mamerto) feruorem inchoationis et maxime uerente... ad basilicam quae tunc moenibus uicinior erat ciuitatis, orationem primae processions indicit*. Le comparatif *uicinior* indique qu'il y avait au temps de Mamert deux basiliques suburbaines (en ne tenant compte que de la rive gauche, si Saint-Ferréol était déjà construit rive droite) : celle des saints Gervais et Protas et celle de St-Etienne. L'adverbe *tunc* indique que l'une des églises (mais laquelle ?) n'était plus la plus proche au temps de St Avit : l'église des Apôtres répondait alors à cette définition.

b) Monastère

La fondation du monastère est rappelée par Ansemondus dans la chartre relative à St-André (le Bas ? voir ci-dessous, n° 14) : *monasterium... quod iam feceramus in honore Petri in Bello Campo foras portam ciuitatis*. Le "Beauchamp", ou "Champ de Mars" (*Belli Campus* dans la *Vita Clari* {E}, § 1) était l'espace compris entre la muraille du Bas-Empire et le Rhône, prolongé au Sud jusqu'au ruisseau de Saint-Gervais. Le monastère en occupait la zone la plus large, au Sud.

L'indication de la chartre est incompatible avec la tradition qui fait de Léonien (+ vers 510) le fondateur de l'abbaye de Saint-Pierre, attestée dans une chartre de 1084 (RD 2376), reprise par tous les historiens viennois sauf Chorier (Le Lièvre {2}, p. 139 ; Charvet {5}, p. 73 ; Collombet {9}, p. 93 et Terrebasse {10}, I, p. 54). Ces derniers, s'appuyant sur un passage de la *Vita Eugendi* : *monachos iuxta cellulam haud plurimos regens (Leonianus) ...* ({B}, p. 378), ont tenté une conciliation : "ces ermitages furent les commencements du monastère de Saint-Pierre". En réalité, il faut sans doute préférer une autre tradition qui fait de st Léonien un abbé de St-Marcel (voir ci-dessous, n° 15), bien que son tombeau soit attesté à Saint-Pierre depuis le XIIIe s. (Terrebasse {10}, p. 64).

Le monastère figure dans la liste de la *Vita Clari* ({E}, § 3) : *s. Petri monasterium, ad australem partem urbis situm, quingentos pene monachos continebat*. Ce chiffre de 500 moines paraît énorme (Charvet {6}, p. 84 ; *Gallia Christiana* {36}, col. 52). Peut-être faut-il le corriger en *quinquaginta* ?

Aucun autre texte ne fait mention de l'abbaye jusqu'au Xe s. (restauration de Hugues à partir de 926 ; RD 1065). Très prospère depuis le XIe s., elle fut mise à sac par les Calvinistes en 1562, fut sécularisée en 1612 et disparut à la Révolution, tandis que l'église, vendue, devenait un atelier de construction de machines en 1822. Rachetée par la ville en 1844, elle est devenue Musée lapidaire (Terrebasse {10}, I, p. 66 ; Formigé {16}, p. 94).

12. Oratorium Beati Georgii (Hagiologe) :

Cette église, aujourd'hui disparue, était "contiguë" à celle de St-Pierre (Chorier {7}, p. 316), au Nord-Est du chevet de cette dernière.

On a plusieurs preuves de son antiquité :

- la mention dans l'Hagiologe {W} de la sépulture en ce lieu de l'évêque Pantagathe (attesté en 538, mort avant 549) : *sepultus est in oratorio beati Georgii qui est in sinistra parte Apostolorum* (Duchesne {12}, p. 189).
- les trouvailles, en 1887 et 1926, d'épithaphes chrétiennes du VIe s., peut-être du Ve s., et, dans le sous-sol de l'église, de plusieurs sarcophages (Musée de Vienne, cliché n° 1455).

Par contre, on ne peut considérer comme une preuve l'existence d'un côté de sarcophage à strigiles, perdu aujourd'hui, portant une inscription qui pourrait être du IVe s. (CIL XII, 2110) ; il était au XVIIe s. "à St-Georges, près de St-Pierre" (dessin de Rostaing, ms., BN. lat. 9910, f° 74). Mais J. du Bois ({1}, p. 9) précise que l'inscription se lisait sur une *tabula lapidea* jointe à un lion portant sur son dos une colonne. Il s'agissait donc d'une dalle en réemploi, dont l'origine est incertaine : peut-être le cimetière du Bas-Empire qui aurait existé en cet endroit ?

La chapelle a été remaniée au XIIe s., a servi d'église paroissiale jusqu'en 1788. Les maisons particulières qui occupent aujourd'hui son emplacement révéleraient peut-être encore des vestiges intéressants.

13. Monasterium s. Andreae subterioris (Adon) :

Une charte du duc Ansemondus et de sa femme Ansleubana [L] mentionne une donation à leur fille Remila, dite Eugenia, pour la construction d'un monastère St-André. La copie de Baluze a été reprise par tous les éditeurs suivants : *res nostras Deo tibi que tradidimus ut monasterium quod Deo uouimus ad sepulturam nostram inde construeres in honore s. Andreae Apostoli*. La charte est datée de la 9e année de Lhotaire (il s'agit certainement d'un Clotaire, sans doute Clotaire I, maître du royaume burgonde en 534, et par conséquent de l'année 543 ; voir Pardessus, *Diplomata*, I, p. 107, n. 6 ; *contra*, voir Duchesne [12], p. 156, qui la date de 666). Adon ({S}, col. 111) place cette fondation au temps de l'évêque Philippus (attesté en 570 et 573 : *cuius tempore monasterium s. Andreae subterioris Viennae conditum a Remilla Eugenia, Ansemondii ducis filia* ; ce n'est pas contradictoire si l'on admet avec Pardessus (*loc. cit.*) que Remila a fondé le monastère quinze ans environ après la donation de son père. La charte d'Ansemondus est confirmée par un diplôme de Louis le Pieux, en 831 ({R}).

Le texte de la *Vita Clari* [E] mentionne bien deux monastères de St-André, mais reste obscur sur leur emplacement et leurs occupants : *sancti Andreae infra moenia urbis, centum ; iterum aliud s. Andreae, centum*. Le premier serait St-André-le-Haut, fondé par st Léonien, le second serait St-André-le-Bas.

En réalité plusieurs points de la charte restent obscurs ou renvoient plutôt à St-André-le-Haut (voir ci-dessus). De plus, Mabillon pensait, d'après les documents postérieurs, que Saint-André avait toujours été un monastère d'hommes (*Ann.* IV, p. 84), alors que la charte prévoit un *sanctis feminis monasterium*. Cette hypothèse est renforcée par la situation du monastère, en dehors des remparts du haut Moyen-Age, situation que précise d'ailleurs un passage du "légendaire de st Cadéolde" (cité par Charvet [5], p. 137, n.a), qui constitue une variante plus précise de la *Vita Clari* : *s. Andreae infra moenia urbis centum (...) ac totidem alterius sub eiusdem Apostolis inuocatione extra muros*. Il n'y aurait donc pas, dans les textes, de mention sûre de l'église et du monastère avant Adon et la *Vita Clari*. Quant à l'épithaphe du duc Ansemondus, conservée dans le choeur de St-André-le-Bas, elle n'est pas antérieure au XVe ou XVIe s. (Terrebasse [10], p. 109).

L'archéologie, cependant, confirme l'existence en ce lieu d'une église paléochrétienne, qui fut construite au pied même du rempart nord, sur des constructions romaines (Formigé [16], p. 47, y voit, sans aucune preuve, des cryptoportiques). Il en reste un pan de mur, qui devait limiter, à l'Est, le bas-côté nord, et, peut-être, des vestiges -non étudiés- dans une construction située en contrebas et à l'Ouest de l'actuelle église (Albrand [46], p. 18-20).

Sans doute détruite lors des raids sarrasins, elle fut relevée par Boson qui l'engloba, avec le monastère, dans une nouvelle enceinte et en fit la chapelle des rois de Bourgogne, desservie par des chanoines (RD 836 ; Terrebasse [10], p. 234 ; Bresse [41], p. 107). Embellie par le roi Conrad le Pacifique à la fin du Xe s., l'église est agrandie et transformée au XIIe s. pour recevoir

des vouîtes d'ogive (Formigé {16}, p. 49 et 55). Le monastère est occupé par des moines depuis Conrad, par des chanoines après les destructions dues aux Huguenots, et disparaît à la Révolution (Bresse {41}, p. 123-sq.).

14. S. Marcelli martyr is coenobium (Vita Clari) ; Ecclesia s. Marcelli martyr is extra muros (RD 705) :

Le monastère est attesté pour la première fois par la *Vita Clari*, qui y place 30 moines au temps de Cadeoldus : *s. Marcelli martyr is coenobium, triginta (monachos)*. St Clair lui-même en devint l'abbé : *abbas factus est in monasterio s. Marcelli a sancto pontifice urbis* ({E}, § 3 et 4). Une tradition viennoise, rapportée, mais sans preuve, par Chorier ({7}, p. 299), fait cependant de st Léonien un abbé de St-Marcel plutôt que de St-Pierre. Elle a paru préférable à J. Hauréau ({36}, col. 149-50), à U. Chevalier (Biobibliographie, II, col. 2817), à J. Martine ({B}, p. 65) et semble renforcée par un passage d'une *Vita Leoniani* récemment découverte, tardive, mais au courant de la topographie viennoise : *constructa autem erat illa monachalis ecclesia et dedicata in honore beati Marcelli martyr is... (Leonianus) ibi assumptus et more ecclesiae infulatus...* ({G}, lect. VII). La même *Vita* confirme ce que l'on savait déjà : le monastère était situé sous la citadelle, sans doute près de la porte St-Marcel : *monachalis ecclesia... quae sita erat ad pedem montis qui antea Vetus Castrum dicebatur* (lect. VI ; cf. RD 705, a. 856/8, diplôme de Charles, roi de Provence, qui rend à l'Eglise de Vienne *ecclesiam s. Marcelli martyr is extra muros urbis Viennae, sitam inter duo castella, Hewmedium scilicet et Crappum*). L'église a été tôt détruite : *nunc per Gotos iacet destructa* ({G}, lect. VI). Elle ne semble pas avoir été reconstruite. Le prieuré de St-Just, mentionné, mais pour le XIIIe s. seulement, par Chorier ({7}, p. 430), semble un édifice différent d'après la *Vita Leoniani* qui mentionne à la fois l'église en ruine de St-Marcel et la nouvelle fondation en l'honneur de St-Just : *nunc autem dicta est locus beati Iusti inibi fundata (ecclesia)*. C'est cette dernière, d'ailleurs, et non St-Marcel, qui a donné son nom à la colline. Quant à l'abbaye (et non l'église), elle est "rendue" à St-Pierre de Vienne, au Xe s. (diplôme de Hugues, RD 1065), d'où le nom de Granges de St-Marcel qui marque son emplacement sur les parcellaires du XVIIe s (Cavard {43}, p. 186). Il ne reste rien aujourd'hui ni de l'église ni de l'abbaye.

15. S. Blandinae uiduarum sanctimonialium locus ; Ecclesia beatae martyr is Blandinae (Vita Clari) :

Selon une tradition locale, dont on ne peut apprécier l'ancienneté, Blandine était viennoise, tout comme Sanctus, Ponticus et Maturus (Le Lièvre {2}, p. 71 ; Charvet {5}, p. 29). Un monastère Ste-Blandine est attesté par la *Vita Clari* : il abritait, au temps de l'évêque Cadeoldus, 25 *uiduae sanctimoniales* ({E}, § 3). La même *Vita* indique une *ecclesia beatae martyr is Blandinae* (§ 12) dans laquelle st-Clair (+ circa 660) est enterré *ante altare*, et que Charvet, sans preuve, juge antérieure au monastère ({5}, p. 29).

Plusieurs auteurs viennois pour qui la charte d'Ansemondus intéresse à la fois la fondation de St-André-le-Haut et celle de St-André-le-Bas, (Charvet {5}, p. 29 ; Mermet {8} I, p. 132) ou celle de St-André-le-Haut seul (Le Lièvre {2}, p. 9), ont vu dans Ste-Blandine le monastère cité par la même charte, dont Eubona était abbesse et qui vivait sous la règle de st Léonien. Mais cette interprétation fait difficulté : le monastère dirigé par Eubona est sans doute celui que citent l'épithaphe de Léonien {V} et la *Vita Eugendi* {B}, qui précisent toutes deux qu'il s'agit d'un monastère *infra urbem*. Or Ste-Blandine, dont tout vestige a disparu, devait être hors les murs, contrairement à ce qu'affirme la *Gallia Christiana* ({36}, col. 150). St-Clair y est

enterré, et le monastère devait être sur la colline qui porte le nom de Blandine après s'être appelée *Quiriacus*. La *Vita Clari* parle bien du *castrum ubi coenobium s. Blandinae situm est* (§ 9). Mais *castrum* doit désigner ici, plutôt que la citadelle incluse dans les remparts (Pipet), la colline de Sainte-Blandine considérée au Moyen-Age, ainsi que les autres collines de Vienne, comme des *castra* aménagés par les Romains (cf. *Vita Theudarii*). Charvet, avec raison, semble-t-il, plaçait Ste-Blandine hors les murs (cité par Chevalier {15}, p. 199).

Eglise et monastère furent détruits en 1562.

16. S. Martini coenobium (*Vita Clari*) :

Il était proche, certainement, de l'église St-Martin qui existe aujourd'hui encore, au-delà de la Gère, entre Mont-Salomon et Mont-Arnaud. Selon la tradition viennoise (Chorier {7}, p. 481, Collombet {9}, I, p. 52), l'église fut construite par l'évêque de Vienne Nicetius (IVE s. pour la chronologie viennoise, en réalité milieu du Ve s.) pour être la sépulture de son prédécesseur Martinus. Mais cette tradition n'apparaît que dans la Chronique de 1239 ({X}, p. 21) : *corpus s. Martini eius decessoris in ecclesiam a se constructam reposuit in qua et ipse sepeliri voluit post obitum*. Son absence dans l'Hagiologe ({W}), les contradictions avec d'autres légendes, également tardives, plaçant le tombeau de Martinus dans une chapelle funéraire construite par lui pour Zacharias au Sud de la ville (Charvet {5}, p. 16), la rendent très suspecte.

De plus, quel qu'en ait été le constructeur, le titulaire de l'église était, non l'hypothétique évêque de Vienne, mais st Martin de Tours, comme on le croyait d'ailleurs "communément" au temps de Chorier ({7}, p. 481). Grospeillier ({11}, p. 78) en a rassemblé plusieurs preuves, en particulier la station à l'église, indiquée par l'*Ordo* au 11 novembre et non au 1er juillet, jour de la fête de st Martin de Vienne.

Des tombeaux antiques dans l'église, une colonne avec lanterne dressée sur un sarcophage antique, comme à St-Sévère et à St-Pierre (Chorier {7}, p. 282-3), une épitaphe chrétienne trouvée en 1863 "dans le quartier St-Martin" (CIL XII, 2059) peuvent être considérés comme des indices sérieux, mais insuffisants pour entraîner une certitude, de l'ancienneté de l'église et peut-être de son caractère initial de basilique cimétériale. Quant au monastère, qui abritait 150 moines au temps de Cadeoldus ({E}, § 3), il devint au Moyen-Age un prieuré de St-Ruf (Chorier {7}, p. 482).

17. S. Vincentii martyris (monasterium) (*Vita Clari*) :

La *Vita Clari* mentionne le monastère, avec 50 moines au temps de Cadeoldus ({E}, § 3). Il n'est plus attesté ensuite. Mais une église St-Vincent doit en marquer l'emplacement. Chorier la dit située au Sud de Vienne, à l'opposé de la vigne de St-Pierre ({7}, p. 340). Charvet précise : le territoire de St-Vincent s'étend depuis la vigne de l'abbé de St-Pierre jusqu'à la Pyramide de l'Aiguille (cité par Chevalier {15}, p. 323). Elle est concédée à St-Pierre de Vienne par Hugues, comte de Vienne et roi d'Italie (Xe s), puis disparaît, définitivement ruinée en 1566 (Chorier, p. 340). Le monastère a pu disparaître plus tôt, lors des raids sarrasins ou des guerres du IXe s.

Outre la mention de la *Vita Clari*, deux faits permettent d'y voir une fondation de la fin du Ve ou du début du VIe s. :

- l'existence, aux abords du cirque, d'un cimetière paléochrétien (attesté par {K}, trouvé en place dans une tombe). St-Vincent serait donc une église cimé-
tériale, à chercher près du Cirque, dans un quartier où existe encore un
ruisseau St-Vincent (Jaillet {52}, p. 13).
- la mention, dans une lettre d'Avit à Sigismond, de la célébration solennelle
de la fête de st Vincent, très certainement à Vienne même ({H}, p. 93).

18. S. Ioannis monasterium :

Monastère cité par la *Vita Clari* : s. *Ioannis B. monasterium, quinquaginta (monachos)*. Son cloître est mentionné dans une épitaphe de 1224 (Terrebasse {10}, p. 203). Comme pour St-Vincent, Chorier ({7}, p. 340) en marque l'emplacement d'après les ruines de l'église du même nom située au Sud de Vienne, au pied des collines ("emplacement sur lequel ont été construites les casernes et la manutention", Terrebonne {10}, p. 304, aujourd'hui entre gare et route d'Avignon). Une charte de l'archevêque Sobon (Xe s.) citée par Chorier (*ibid.*) la dit entre deux grands chemins publics : celui qui est resté la grande route d'Avignon et Arles, et un autre, disparu au temps de Chorier, qui longeait le pied des collines pour rejoindre St-Gervais et, de là, la sortie est de la ville.

19. Beati martyris Symphoriani basilica (Vita Theudarii) ; (St-Symphorien d'Arpod) :

Eglise construite par st Theudarius, d'après la *Vita* écrite par Adon, avec un monastère : *circumambulans iuxta Iarram fluvium, ubinam cellulam servorum Dei fundaret secum in cordis secreto voluebat. Arripitur praeterea somno moneturque per visum ut super ipsam aquam beati Symphoriani basilicam construeret. Factum est ac, exornato loco, monachos ibi servire Deo delegit* (§ 9). La *Vita* est sans valeur, et la construction par Theudarius douteuse. Mais l'antiquité de l'église St-Symphorien, au Nord de Vienne, au delà de la rivière d'Arpod, aujourd'hui la Cévenne (Charvet {6}, p. 215) est attestée par un diplôme de Louis le Pieux {Q}, la rendant à l'église St-Maurice : *placuit nobis... cellulam s. Simphoriani... reddere*. Au Moyen-Age, d'après Chorier ({7}, p. 17), une "recluserie" en était proche, d'où son nom d'église de la Reclusière (Chevalier {15}, p. 221). Elle fut détruite en 1567 (note de Cochard, dans Chorier {7}, p. 19).

Rive droite

20. Basilica sancti martyris Ferreoli (Grégoire de Tours) :

Les sources sont imprécises ou divergentes sur la date et le lieu du martyre de Ferréol. Elles sont cependant unanimes pour placer à Vienne, rive droite du Rhône, le tombeau du saint.

A croire Grégoire de Tours {0}, qui dit tenir ses renseignements du portier de la basilique, deux églises se seraient succédé sur cette rive du fleuve : *basilica sancti martyris Ferreoli super ipsum Rhodani litus ab antiquis fuerat collocata. Denique, cum, impulsante violentia amnis, porticus quae ab ea parte erat locata corrueret..., Mamertus, ... ruinam futuram praeueniens, aliam basilicam eleganti opere et in ipsa mensura... construxit, illuc sanctum martyris transferre cupiens corpus*. C'est pour le transférer dans cette seconde église que Mamert fit rechercher le corps de Ferréol et le trouva intact, avec la tête de Julien placée dans le même tombeau. L'évènement doit se placer vers 470, avant, en tout cas, la lettre de Sidoine Apollinaire

à Mamert ({J}, VII, 1 ; a. 472-3), qui le mentionne. C'est dans cette église que Grégoire de Tours a lu lui-même l'inscription :

*Heroas Christi geminos haec continet aula
Iulianum capite, corpore Ferreolum.*

Quant à la première église, c'est sûrement celle dont la version interpolée de la *Passio Ferreoli* (BHL 2912) relate la construction par Castulius : *beatissimum martyrem Ferreolum fideles... ad civitatis suae praesidium... retulerunt, condentes eum in ripa ulteriore Rhodani, quae civitatem spectat, haud procul a flumine. Ubi, ne inhonorato diu clarus martyr lateret sepulchro, Castalius uir... basilicam in honorem martyris fecit... ubi hodie fuis Domino orationibus plebs laetatur de martyre* (AA. SS. Sept. V, p. 766). Mais il est curieux que cette version interpolée ne fasse aucune allusion à la construction d'un second édifice.

En fait, l'existence d'une église paléochrétienne, rive droite du Rhône, ne fait pas de doute. On connaît son emplacement : au nord de St-Romain-en-Gal près du Rhône et de l'ancienne route Givors-Lyon (chemin de la Plaine), dans une zone très vraisemblablement cimétériale (v. ci-dessus). On peut encore voir le bas du mur du chevet, avec lits de brique et pierres alternés. Sa dédicace à st Ferréol est certaine également : les textes du Moyen-Age mentionnent là une paroisse St-Ferréol (Cavard {56}, p. 166 et 199), et l'église St-Jean, construite plus tard à proximité, a d'abord eu le double vocable de St-Ferréol et de St-Jean (Cochard, note dans Chorier, {7}, p. 8). Mais rien ne permet de prouver l'existence de deux églises successives, attestée seulement dans la *Passio* interpolée et dans le récit de Grégoire de Tours. On ne connaît pas, rive droite, d'autres vestiges paléochrétiens. Les historiens viennois eux-mêmes, tout en répétant le récit de la *Passio* ou de Grégoire de Tours, sont incapables de donner un renseignement topographique précis : tout souvenir des constructions de la rive droite, incendiées par les Sarrasins, s'était perdu très tôt (sauf pour le monastère de Ste-Colombe), et, de plus, la confusion était constante entre les bourgs de Ste-Colombe et de St-Romain-en-Gal, tous deux sur la même rive et tous deux possédant une église St-Jean (Le Lièvre {2}, p. 143-148 ; 159-66) ; enfin, des légendes sur les ruines antiques du Miroir (on plaçait dans leurs souterrains l'ergastule où fut emprisonné Ferréol, et sur leur emplacement l'église construite en l'honneur du martyr !) achevaient de tout embrouiller (Le Lièvre {2}, p. 118 et 166 ; Chorier {7}, p. 102, 143-8, 159-66).

L'église St-Ferréol, d'après la *Vita Clari* {E} § 3, était incluse dans le plus grand des monastères griniens : *Grinianensium coenobia... in quorum maximo ossa beatissimi Ferreoli martyris condita venerabantur*. Elle disparut au VIIIe s., comme les monastères, incendiée par les Sarrasins (Adon {S}, col. 122). L'évêque Willicaire transféra alors les reliques à l'intérieur de la ville, dans une église construite à la hâte et à peu de frais : *ossa beati Ferreoli cum capite Iuliani martyris intra urbem transtulit, eis que accelerato opere non magno pretio ecclesiam construxit ubi et eorumdem martyrum reliquias reuerenter composuit*. L'église, qui prit à son tour le vocable de St-Ferréol, fut dévastée par les Huguenots en 1567 et disparut à la Révolution, sauf la crypte (aujourd'hui cave du 4, place St-Ferréol).

21. Monasteria Grinescenses (st Avit) ; Grinianensium coenobia (*Vita Clari*) ; (nombreuses variantes du nom dans les manuscrits ; voir {H}, p. 91, et {J}, III, p. 78, n. 3) :

L'existence des monastères est attestée dès la fin du Ve s. par une lettre de Sidoine Apollinaire ({J}, VII, 17, a. 477), proposant comme modèle

de règle monastique *statuta Lirinensium patrum uel Grinnencensium*. Une lettre de St Avit, écrite entre 513 et 516 ({H}, Ep. 74, p. 91) les mentionne également : *nam monasteriis Grinescensibus occupatus aliquandiu iam habitaculo ciuitatis absento*. En 515, trois abbés (il y avait donc plusieurs monastères) et de nombreux religieux quittèrent les monastères griniens pour Saint-Maurice d'Agaune. L'un des abbés, Hymmemodus, devint le premier abbé de St-Maurice (*Vita abbatum Acaunensium*, I, 5, dans M. Besson, *Monasterium Acaunense*, Fribourg 1913, p. 157). Enfin la *Vita Clari* ({E}, § 2 et 3) attribue la fondation des monastères griniens aux évêques de Vienne, mais sans préciser de date. L'ensemble des monastères abritait, dit la *Vita*, 400 moines au temps de Cadeoldus. Un de ces monastères au moins était un monastère de femmes, sous le vocable de Ste-Colombe (martyrisée à Sens, mais baptisée à Vienne, suivant la tradition) : *sanctimonialum beatae Virginis Columbae triginta monachas habens* ({E}, § 3).

Ces monastères, incendiés dans doute comme l'église St-Ferréol au VIIIe s., ont totalement disparu, sauf celui de Ste-Colombe, devenu au Moyen-Age prieuré de St-Pierre (Chorier {7}, p. 136 ; Cavard {56}, p. 161) ; leur emplacement est inconnu. La *Vita Clari* les situe explicitement *ultra Rhodanum* et dit que le plus grand d'entre eux conservait les reliques de St-Ferréol. Il faut comprendre, certainement, qu'il était associé à l'église St-Ferréol construite par Mamert (n° 21). Il n'y a pas lieu, par conséquent, de chercher les monastères griniens ailleurs que sur la rive droite du Rhône, en face de Vienne, sur les territoires actuels de Ste-Colombe et St-Romain-en-Gal. Plusieurs auteurs (*Gallia Christiana* {36}, col. 148 ; Longnon {37}, p. 425 ; Griffe {55}, III, p. 234, n. 49) s'appuient sur un argument sans valeur (des restes de murailles avec tours) de Mermet ({8}, II, p. 104) pour situer les monastères griniens sur les hauteurs dominant Ste-Colombe. Chorier ({7}, p. 135) rapproche le nom du monastère de celui de Grigny, village au Nord de Givors. Mais Grigny n'a jamais fait partie du diocèse de Vienne (Terrebasse {10}, I, p. 106-8).

d) Fondations de date incertaine

- Notre-Dame d'Outre-Gère :

L'église, qui fut unie au XIe s. au monastère des Dominicains (Chorier {7}, p. 56) était située au voisinage de St-Sévère : "Le monastère des religieux de St-Dominique n'est séparé de l'église St-Sévère que par la rue qui tend du pont de Gère à la porte de Lyon" (Chorier, p. 53). Elle n'est attestée qu'à partir du XIIIe s. :

- dans l'*ordo* de l'Eglise de Vienne (éd. U. Chevalier, Paris 1923, p. 198 et 218) ;
- dans une charte de 1263, citée par Chorier (*ibid.*) ;
- dans l'épithaphe de Jean de Bernin ({Y}, : *qui basilicas beatae Mariae de Ultra Geriam et beatae Mariae Veteris Viennensis sumptuosis decorauit aedificiis*.

Mais plusieurs faits sont des indices d'une haute antiquité :

- l'emplacement de l'église, dans la zone cimétériale du Nord de la ville, à proximité de St-Etienne ;
- la trouvaille, dans le dallage ou "dans l'église", de 3 épithaphes chrétiennes du VIe s ; il est vrai qu'elles pouvaient provenir du cimetière tout proche ;
- le réemploi, dans la maçonnerie, de vestiges d'édifices antiques, colonnes et chapiteaux (note de Cochard, dans Chorier {7}, p. 55).

L'église fut vendue à la Révolution, servait au XIXe s. de remise et d'écurie à un hôtel, et fut détruite en 1926. P. Bresse a décrit ses vestiges en 1923 {40} : il s'agissait d'un édifice à 3 nefs et remontant peut-être au XIIe s. Bresse propose, mais sans preuve, de voir dans la nef nord l'église primitive (15 m x 5,50 m, abside voûtée en cul-de-four).

- Chapelle Notre-Dame (attenante à St-Pierre) :

Cette chapelle existe encore au Sud du chevet de St-Pierre, telle qu'elle a été reconstruite au XIIe s. et agrandie au XVe s. (Formigé {16}, p. 89-94 ; Hubert {47}, p. 60, n° 48). Mais elle fut précédée d'un oratoire construit au début du Xe s. (Hubert, *loc. cit.*), où fut transféré le corps de l'évêque Naamatius (+ 559) : *sepultus est ad sinistram partem altaris Apostolorum, deinde translatus est in basilicam sanctae Mariae et positus retro altare* (Hagiologe {W} = Duchesne {12}, p. 191). Le tombeau de Naamatius était encore à St-Pierre quand mourut l'évêque Agilmar (+ 859), enterré *in ecclesia s. Petri ad pedes s. Naamatii* (*ibid.* p. 201). L'archevêque Sobon (+ 949) est enterré *in ecclesia s. Petri... oratorium almae Genitricis Dei* (*ibid.*, p. 202) ; le texte est mutilé, mais Chorier ({7}, p. 294) affirme que le tombeau de Sobon était bien dans la chapelle Notre-Dame attenante à St-Pierre.

On peut se demander cependant si l'oratoire du Xe s. n'a pas été, là comme pour d'autres édifices religieux de Vienne, la reconstruction d'une chapelle funéraire antérieure : Chorier affirme, mais sans preuve, qu'il "a succédé à l'église que Flavius Lacanius fit bâtir sur le sépulchre du saint évêque Dominus" ({7}, p. 293). Une pièce métrique à l'éloge de Dominus, successeur de st Avit, est en effet conservée dans l'Hagiologe ({W}, éd. U. Chevalier, p. 10), suivie de cette mention : *ex uoto Fl. Lacanius u(ir) c(larissimus) cum suis fecit de proprio basilicam, secretarium et porticam*. On aurait donc là une chapelle funéraire analogue à la chapelle St-Georges, où fut enterré le successeur de Dominus, Pantagathus.

- Chapelle St-Eusèbe-de-Verceil :

Selon la *Vita* écrite par Adon, Theudarius construit *non nimis procul ab urbe* une *domuncula in honore Domini nostri Jesu-Christi sub ueneratione beati Eusebii Vercellensis episcopi et martyris* ({F}, § 8). Le contexte montre qu'elle devait se trouver au Sud-Est de Vienne : Theudarius revient d'Arles, et la *Vita* parle d'un éboulement de la colline qui épargna la construction. Elle n'est pas autrement attestée. Comme la *Vita Theudarii* a été démarquée par Adon sur la *Vita Seueri*, l'indication ne doit pas avoir grande valeur. Ne faut-il pas y voir une réplique de la fondation par Sévère, à *Vogoria*, également au Sud de Vienne, d'une église dédiée à st Alban, autre saint étranger à la Gaule (cf. St-Symphorien, n° 20) ? Cependant, à l'année 841, Adon note dans sa Chronique ({S}, p. 137) : *translata sunt membra sanctorum Eusebii ac Pontiani Viennatibus et in basilicam Apostolorum reuerenter condita*. Une chapelle St-Eusèbe devait donc exister au milieu du IXe s. On ignore son ancienneté.

- Eglise St-Romain :

La *Vita Theudarii* {F} indique une *basilica s. Romani martyris, in suburbio ciuitatis, in uico Brenniaco*, dans laquelle le corps du saint aurait été déposé pendant une nuit, lors de sa translation au monastère devenu depuis St-Chef. Une église St-Romain a bien existé dans un faubourg, à l'Est de Vienne : elle est citée dans la *Vita Barnardi* (AA. SS. Ian. II) : *in basilica s. Romani, quae iam dictae ciuitatis parte orientali sita est*, et dans le *Tabularium*

ecclesiae s. Mauricii Viennensis, F° 52, cité par Charvet ({5}, p. 48) :
ecclesia s. Romani a parte dicti Pontis episcopi. Charvet en a vu encore quelques "masures" après sa ruine en 1562 (*ibid.*).

Mais son existence au VI^e s. est très hypothétique : sa mention par Adon, dans la *Vita Theudarii*, paraît uniquement destinée à renforcer la légende d'une première translation, par l'évêque Paschasius (Ve s.), des corps des martyrs Séverin, Exsupère et Félicien, abandonnés au faubourg de Brennier (Terrebasse {10}, p. 2-3), légende qui se retrouve dans la *Passio* des trois martyrs (martyrologues du IX^e s.), pour rehausser l'invention et le transfert des corps par l'évêque Barnard à Romans en 841 ; on n'a pas pris garde au IX^e s. que Paschasius, dont on plaçait l'épiscopat au début du IV^e s, ne pouvait avoir dans sa ville une église dédiée au martyr mort à Antioche en 303 ! D'ailleurs, un diplôme de l'empereur Lothaire (RD 668 ; a. 842) mentionne le transfert des corps, par Barnard, directement de Brennier, où ils reposaient dans un lieu peu convenable, à Romans. Enfin, les historiens de Vienne (Le Lièvre {2}, p. 70 et 199 ; Chorier {7}, p. 172) ont confondu St-Romain à l'Est de Vienne et St-Romain-en-Gal, et ignorent, sauf Charvet, la légende du transfert par Paschasius. Toutes ces légendes et ces confusions sont fort suspectes, et par conséquent, l'indication de la *Vita Theudarii* n'est pas pour l'église de St-Romain une garantie d'ancienneté.

Françoise DESCOMBES